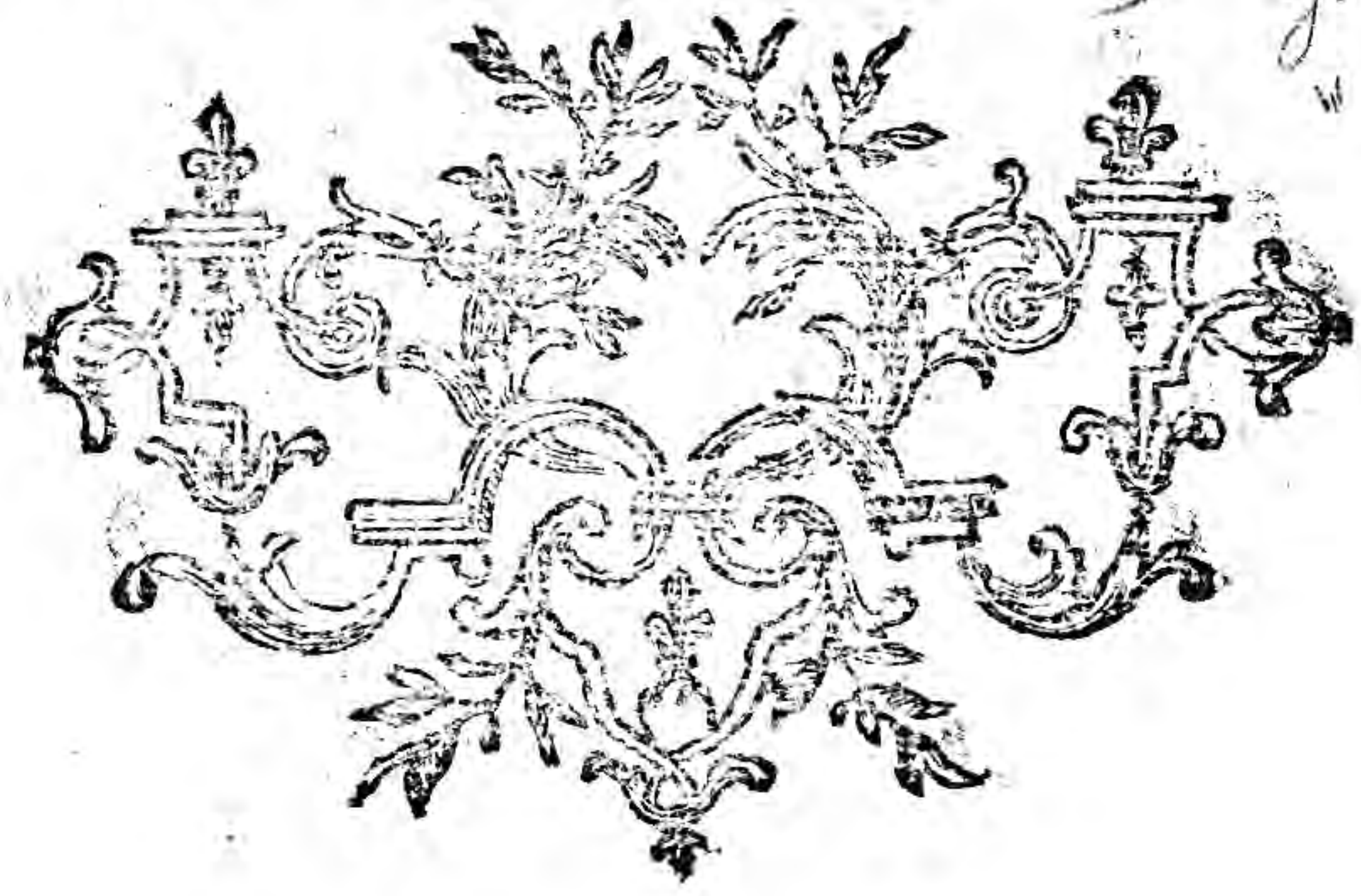


F15D8-3

LE  
BON POLITIQUE,  
OU  
LE SAGE A LA COUR.

de  
T. A. PERRÉAU, Juriste  
journalier rév.  
"Le vrai  
citoyen"



A LONDRES, & se trouve  
à Paris, Quai des Augustins,  
N<sup>o</sup> 25.

---

1789.

*AVERTISSEMENT.*

UN homme célèbre disoit que, s'il avoit la main pleine de vérités, il se garderoit bien de l'ouvrir. Nous vivons dans un tems où l'on n'est pas si scrupuleux à beaucoup près. Le plus petit raisonneur ouvre hardiment sa main pleine d'erreurs ou de vérités, peu lui importe.

Il faut avouer même, tout en applaudissant au zele de tant d'écrivains qui consacrent leur vie à l'étude des vérités utiles, que beaucoup d'entre eux sont devenus très - dangereux pour ces mêmes sociétés qu'ils prétendoient instruire. Les uns, sans aucun respect pour les formes, ont parlé aux chefs de ces sociétés avec une sorte de mépris dogmatique, qui paroïssoit, & avec raison, être moins le langage de la vérité que celui de

iv A V E R T I S S E M E N T .

l'orgueil & de la rebellion ; les autres , avec plus de douceur en apparence , n'ont pas moins tenté de tout abattre , sans rien remettre à la place de ce qu'ils ont détruit.

L'éditeur de cet ouvrage prie tous ceux qui liront la vie du bon Mizrim de ne point le confondre avec les grands génies qu'il vient de désigner. Il défavoue sur - tout toute espece d'allusion à la religion qu'il aime & respecte sincèrement , & aux puissances qu'il honore. Tels sont les principes d'après lesquels il desire d'être lu & jugé.



MIZRIM



M I Z R I M ,

O U

L E S A G E A L A C O U R .



C'ÉTOIT un grand homme que le sage Mizrim ; il ne croyoit pas , comme le peuple d'Egypte , que les grands dieux , dont les prêtres avoient peuplé le ciel , fussent jamais venus se cacher sous des oignons ; il ne croyoit pas non plus , comme le disoient quelques beaux esprits de ce tems-là , que l'univers se fût formé tout seul avec des atomes , de l'attraction & de la gravitation. Comme il avoit le cœur droit & l'esprit juste , il révéroit & adoroit dans ses œuvres une intelligence unique & suprême , cultivoit son champ , élevoit ses enfans de son mieux , & leur transmettoit , autant qu'il étoit en lui de le faire , le dépôt sacré de ses connoissances & de sa sagesse. Les prêtres & les philosophes , qui s'étoient

A

apperçus de ses talens , avoient fait tous leurs efforts pour l'enrôler ; mais ce fut vainement. Le sage Mizrim répondit plusieurs fois aux uns , qu'il ne se croyoit pas assez savant pour être de la grande académie , composée des plus habiles lettrés & des plus grands seigneurs d'Égypte ; qu'il n'auroit jamais assez d'esprit pour faire , même passablement , un discours de réception : il répondit aux autres , qu'il ne se croyoit pas assez vertueux pour le sacerdoce , ni assez fort sur la théologie , pour jamais entendre ni faire entendre aux hommes les grands mystères ; que tout cela étoit au-dessus de ses forces : ainsi , de part & d'autre , il s'en tira avec des complimens vagues , qui coûtèrent néanmoins un peu à sa franchise ; car le bon Mizrim n'avoit pas une grande opinion du génie & de la vertu des philosophes , ni de la bonne-foi de la plus grande partie des prêtres. Il resta donc laboureur comme avoient été ses peres. Il paroît que depuis les offres des prêtres & des philosophes , il fut un peu plus circonspect dans ses conversations , évitant de paroître instruit , pour ne plus s'exposer à de nouvelles sollicitations. On finit par ne le croire qu'un

bon homme dans toute l'étendue du mot , & on le laissa tranquille. Cependant Mizrim étudioit & écrivoit sans cesse , durant toute cette saison où la terre , couverte des eaux du Nil , ne demande rien des travaux du laboureur. C'étoit d'après le témoignage de sa raison , qu'il admettoit ou rejetoit les opinions des hommes , quelque anciennes qu'elles fussent ; & c'étoit d'après son cœur qu'il jugeoit leurs établissemens. Il avoit découvert pour l'homme la chaîne de ses droits & de ses devoirs , & ce grand & sublime système de confraternité , qu'il regardoit comme la base du bonheur de toutes les nations & de tous les individus. Nous verrons dans la suite de cette histoire à quel point de philosophie & de politique il étoit parvenu avec ce seul principe.

*Le roi d'Égypte & Mizrim.*

UN jour que le roi d'Égypte chassoit , ce qui lui arrivoit assez souvent , il s'écarta de sa suite ; soit qu'il prît ce tems de loisir pour penser sans importunité , plaisir que peuvent rarement prendre les rois ; soit qu'il aimât à causer avec des gens qui ne le connoissoient pas. Il s'assit au pied d'un

( 4 )

arbre tout bonnement, s'étendit sur le gazon, comme un simple particulier, & se donna de l'homme tout à son aise... Par Ifys, dit ce bon roi qui, je crois, se nommoit Osymandias, je puis donc enfin respirer ! J'en avois grand besoin, car l'étiquette de ma majesté m'a presque étouffé ce matin. Quelle douce fraîcheur dans l'air !.. Que cet ombrage me plaît ! Que ce tapis de verdure me paroît préférable aux tapis que vient de m'envoyer le grand roi de Perse !... Tout en disant cela, le monarque qui ne se sentoît pas d'aise, se rouloit sur le gazon, quand parut un paysan qu'on croit bien devoir être Mizrim. C'étoit lui en effet, qui venoit, dans l'intervalle de ses travaux, méditer dans l'endroit même où se reposoit le prince. Mizrim, à son aspect, se retiroit respectueusement ; car, quoiqu'il ne connût pas le roi, il jugea cependant à la magnificence de l'habit & au maintien, que l'inconnu étoit au moins un des seigneurs de la cour. Le monarque, malgré lui, s'étoit relevé presque honteux, sans savoir pourquoi, d'avoir été surpris étendu sur le gazon... Avez-vous vu la chasse, dit le prince ?... Non, monsieur,

( 5 )

répond Mizrim ; je l'ai entendue & évitée ; car je n'aime ni le bruit ni le sang. — Qui êtes-vous ? — Je suis un laboureur de ces environs, pere d'une nombreuse famille. — En votre qualité de laboureur, je me doute que la chasse ne doit pas vous plaire ? — Cela est vrai, repart Mizrim ; & sans manquer de respect aux rois, même dans les objets de leurs plaisirs, j'ose assurer que s'il en étoit autrement, cela vaudroit mieux & pour les autres & pour eux. — De tout tems la chasse a été un plaisir royal. — Je le fais : de tout tems aussi la guerre a été une sorte de plaisir royal, dont la chasse est, dit-on, l'image ; triste image pourtant que celle du ravage & de la destruction, quelque royale qu'on la suppose. — Je suis trop heureux de vous rencontrer, mon ami ; vous paroissez avoir du bon sens & de l'instruction. — Vous m'honorez trop : un pauvre laboureur ne fait que la culture, & à peu près ce qui la fert ou ce qui lui nuit... Voilà pourquoi je raisonne un peu de la chasse & de la guerre ; car la terre apprend tout cela... Je ne fais comment il s'est fait qu'on a imaginé de dire aux rois qu'il y avoit tant de

A iij

plaisir à faire tuer des hommes & à tuer des bêtes, quand le premier exercice n'a plus lieu, car il peut y avoir tant d'autres plaisirs pour les rois ! — Mais vous m'étonnez, bon - homme. — Cela est pourtant bien simple, monsieur, & je suis sûr que, si on faisoit une fois goûter aux rois de ces autres plaisirs dont ils pourroient jouir, ils trouveroient ceux de la chasse & de la guerre bien amers, & n'en voudroient plus. . . Croyez-vous, par exemple, que ce ne seroit pas un plaisir bien royal de se promener dans des provinces bien cultivées, à travers les acclamations d'un peuple heureux ? Béni soit le prince que le ciel a accordé, dans sa bonté, à l'Egypte ! ce plaisir-là seroit bien fait pour son cœur, si quelqu'un s'avisoit de le lui proposer. — Le roi seroit charmé de vous entendre. — Si le ciel m'eût fait naître près du trône, je vous assure que je me chargerois bien d'amuser le souverain ; je m'établirais le grand ordonnateur de ses plaisirs, & je me soumettrois à subir les peines les plus rigoureuses, si l'ennui approchoit jamais de son palais. . . L'ennui, pour tous les hommes, ajouta Mizrim, à commencer par les rois,

n'est que là ( en portant la main sur son cœur ). Depuis le trône jusqu'à l'humble chaumière, celui qui a bien rempli sa journée ne cherche pas d'autres plaisirs. — Mais on n'a jamais dit cela aux rois. — Sans métaphysique, vous entendrez bien, monsieur, que tous les objets extérieurs ne sont pas nous, & qu'au fait ce n'est que par nous que nous jouissons. . . . On a beau chasser, courir, se remuer en tout sens, habiter des palais, recevoir les adulations de tout ce qui vous entoure, il faut toujours finir par rentrer chez soi pour jouir ; & quand le cœur est vuide de sentimens, on découvre qu'on n'a fait que s'étourdir : on cherche de nouveau à sortir de soi, où l'on ne trouve rien, & tout cela n'est pas du plaisir. — Votre conversation me ravit. Mais vous êtes plus qu'un laboureur ; nos philosophes & nos prêtres ne sont pas si instruits que vous me paroissez l'être. — Je n'ai jamais lu que dans le grand livre de la nature, ouvert à tous les yeux, & dans lequel sont tracés les devoirs de tous. . . Je me suis plus particulièrement attaché à la page qui me regarde ; & depuis trente ans que j'étudie, il m'en

est resté quelque chose. . . Cependant le bruit de la chasse se fit entendre de plus près. . . Pardon , dit Mizrim en s'éloignant , vous n'avez que le tems de vous préparer à recevoir le roi , qui probablement vient à ce rendez - vous. — Nous nous reverrons , dit le prince. Mizrim disparut dans le bois , & le roi reprit , avec sa suite , la route de Memphis.

*Le roi Osymandias dans son palais.*

Quoi qu'il en fût de la chasse , qui avoit parfaitement réussi , & des louanges que les courtisans ne manquèrent pas de donner au maître , qui ne s'en étoit pas beaucoup occupé , comme on vient de le voir , Osymandias eut l'air triste & rêveur le reste du jour. Après s'être promené quelque tems autour des tables de jeu , sans avoir voulu s'asseoir à aucune , il se retira de bonne heure , & ne dit pas un mot à son coucher. Il seroit inutile de raconter toutes les conjectures que chacun fit , tant que dura cette soirée , & bien avant dans la nuit. Les ministres craignoient d'avoir été desservis ; ceux qui aspiraient aux places préparoient

leurs machines ; les femmes passoient en revue les prétendants , avec un mot sur chacun , selon sa bonne ou mauvaise mine , & sa facilité à perdre à un autre jeu que le pharaon , qui ne fut inventé que quelques siècles après , sous un des rois de ce nom ; car les Egyptiens ont toujours été grands joueurs : mais tous étoient également éloignés de deviner le véritable sujet de cette occupation profonde du roi ; aucun d'eux n'avoit été témoin de sa conversation avec Mizrim. Tous les mots de cette conversation avoient passé de l'oreille du prince à son cœur. . . Je l'ai trouvé enfin ce sage ! Les dieux l'ont accordé à mes desirs !. . . Dès demain il sera mon guide & mon ami. . . Que le jour tarde à paroître !. . . Ce fut dans cette agitation que le roi passa la nuit. Dès qu'il fit jour , il n'eut rien de plus pressé que d'envoyer chercher Mizrim , qui de son côté étoit un peu inquiet des suites que pourroit avoir la franchise avec laquelle il avoit parlé de la chasse. Il se promettoit bien d'être plus discret , quand il vit arriver aux champs qu'il sillonnoit dès l'aurore , des officiers du palais qui lui signifierent l'ordre d'aller parler au roi. Messieurs ,

je n'ai qu'une grace à demander, leur dit le sage, sans trop se troubler, & tâchant de se rassurer, c'est de voir un instant ma femme & mes enfans. Comme les ordres prescrivoient aux officiers de la garde les plus grands égards pour le sage, la grace lui fut accordée. Il alla embrasser sa femme & ses enfans : quelques larmes lui échappèrent ; car il ne s'attendoit à rien moins qu'à une prison perpétuelle, quelque opinion qu'il eût de la bonté du roi. Sa famille se désola, & le conduisit, en se lamentant, jusqu'aux portes de Memphis ; car Mizrim lui avoit fait part de son entretien de la veille & de ses inquiétudes.

*Mizrim auprès du roi.*

Je suis bien éloigné de la sagesse que j'ai tant recherchée, se disoit tristement Mizrim en traversant les longues galeries qui conduisoient à l'appartement du roi ! . . . Le premier principe de cette sagesse est de se taire, quand on n'est pas fait pour dire son avis, quelque bon qu'il soit. La manie de philosopher m'a aussi gagné ; je vais recevoir la juste récompense de mon indiscretion. Du courage pour supporter ma peine ;

oyons au moins si j'obtiendrai cela de ma sagesse. . . Les portes de l'appartement royal s'ouvrent ; le laboureur est introduit à travers une double haie de grands que la singularité de cette visite avoit attirés . . . C'est un laboureur, se disoient-ils au premier coup-d'œil . . . ( car on fait qu'en Egypte la différence des états étoit indiquée par celle des habits. ) Quel rapport peut-il donc y avoir entre le roi & un laboureur ? . . Cet homme viendrait-il révéler quelque complot ? . . . Mizrim avançoit cependant. Quel fut son étonnement, quand dans la personne sacrée du monarque il retrouva l'inconnu avec qui il avoit si librement causé la veille ! Quoique le sage eût cette fermeté naturelle à un homme de bien, vrai & juste, l'aspect d'un des plus puissans souverains de la terre, le souvenir du jour précédent, & mille autres causes agrent dans cet instant sur son ame avec tant de force, qu'il tomba aux genoux du prince, sans pouvoir articuler un seul mot. . . Relevez-vous, lui dit Osymandias avec bonté, & en l'aidant de la main. . . Qu'on nous laisse seuls, ajouta-t-il en se retournant vers la foule



des grands qu'avoit attirés la curiosité... Prince , lui dit Mizrim qui avoit eu le tems de se remettre , & qu'avoit rassuré l'accueil obligeant du roi, votre suprême puissance ordonnera de mon sort ce qui lui plaira. Quelque respectueusement que j'aie parlé de lui à mon roi , je m'avoue coupable d'une indiscretion... Je recommande à sa bonté ma femme & mes enfans... Mizrim , lui dit le monarque, nous voilà seuls , & nous pouvons nous entretenir librement. Le ciel m'est témoin que , depuis l'instant où je suis monté sur le trône de mes peres , j'ai cherché la sagesse & la vérité... Je m'étois d'abord persuadé que les rois , qui se prétendent autant d'images de la divinité , doivent réellement s'en montrer les représentans par la sagesse de leur administration... Mais il ne leur suffit pas de vouloir bien faire , il faut encore qu'ils en connoissent les moyens ; & cela leur est bien difficile. Ils ne peuvent voir que par les yeux de ceux qui les entourent ; & qui peut les assurer que ces gens-là voient juste & sans intérêt de voir autrement ou de dire autrement qu'ils ne voient? . . O Mizrim ! ô mon ami ! dans notre courte

conversation d'hier , j'ai entendu pour la première fois le langage de la vérité , & j'ai été averti par un pressentiment secret , que vous étiez l'homme que je cherchois. . . Dès ce moment je vous donne ma confiance : vous habiterez dans ce palais ; vous m'aidez à régner... Allez , bon Mizrim , rassurer votre femme & vos enfans , & revenez auprès de moi. Le sage voulut faire quelques observations au roi Osymandias sur son goût pour la vie des champs , sur le danger des honneurs & des grandes places , enfin sur son incapacité ; mais le monarque ne voulut rien entendre : ce qui fit que Mizrim alla au plus tôt tranquiliser sa famille , qui versoit des torrens de larmes à la porte de Memphis. Elle retourna à sa chaumière , & lui reprit sur-le-champ la route du palais.

*Tumulte à la cour.*

CE fut un murmure général , quand on apprit que le roi faisoit un simple laboureur son premier ministre... Mais sa majesté a donc perdu la tête!.. Comment , il faudra que nous travaillions avec un paysan!... Non , cela ne sera pas ; je vais quitter les

affaires. Et vous? . . . Moi ! dès ce matin . . . L'ordre est détruit . . . Tout est confondu . . . Par Anubis , disoit l'un , par Apis , disoit l'autre . . . C'étoit des imprécations effroyables. Tout en étoit là , quand le roi fit assembler son conseil , & lui déclara ses volontés . . . Personne ne demanda sa retraite ; on en vint jusqu'à complimenter Osymandias sur son choix ; & tous , au sortir du conseil , s'empresserent de passer chez Mizrim qui , quoique bon & confiant , ne fut pourtant pas la dupe de leurs révérences . . . Il les reçut fort bien , & avec cette dignité qui lui étoit naturelle , sans apprêt , sans inquiétude ; ce qui , suivant l'Egyptien auteur de cette histoire , déconcerta un peu les grands , qui ne s'attendoient à trouver qu'un malotru. Les dames arriverent à leur tour , & ne furent pas moins étonnées de l'accueil galant que leur fit le sage. On rapporte même qu'il leur dit des choses charmantes . . . Où avoit-il appris tout cela ? . . . De la dignité avec les hommes , de l'honnêteté recherchée & presque de la galanterie avec les femmes ; au point qu'on auroit jugé qu'il avoit passé toute sa vie à la cour , si l'on en excepte l'air d'em

barras & de finesse qu'il avoit de moins : c'étoit là l'étonnant. Aussi tout le monde auroit cru que Mizrim étoit un mage de Perse sous l'habit d'un laboureur , si beaucoup de gens n'eussent assuré l'avoir vu établi depuis long - tems à une très-petite distance de Memphis.

Le roi , après avoir déclaré ses volontés au conseil , manda le sage & lui dit : Je desire que vous appelliez ici votre femme & vos enfans ; je me charge de leur fortune. — Mille graces soient rendues à votre bonté , repart Mizrim , en se courbant ; mais j'espère que votre auguste majesté ne m'en refusera pas une. Parlez , reprend le roi. — Eh bien , sire , c'est de trouver bon que ma famille conserve l'état où l'a placée la Providence. Le champ qui a nourri mes peres & moi suffira à ses besoins ; elle est heureuse & tranquille ; que pourroit-elle souhaiter de plus ? La fortune qui lui fourniroit les moyens de satisfaire à de nouveaux besoins dont elle n'a pas même l'idée , feroit aussi naître en elle des desirs vagues & des inquiétudes à l'infini ; & ce n'est pas le bonheur. Au-delà des besoins réels , tout n'est que vanité , opinion & tourment.

Permettez que je me charge du soin de la rendre heureuse. . . Fasse le ciel que moi-même je puisse dans ce nouvel éclat qui m'environne éloigner de mon cœur les vains desirs, & conserver cette opinion si pure que je me suis faite du vrai bonheur ! Je demande encore la grace de vivre ici comme je vivois dans les champs. . . La liberté de l'esprit est la suite de la liberté du cœur ; la sagesse est le fruit de leur union. . . La folie est le contraire. Du moment où le cœur se laisse gagner par les passions, qui ne sont que des desirs immodérés, l'imagination extravagante, & l'homme perd tous ses droits au bonheur. Grand roi, permettez votre majesté sacrée, que le laboureur Mizrim & sa famille conservent le champ & l'état de leurs pères. J'admire votre sagesse, répondit le roi, un peu étonné de ce qu'il se trouvoit un homme qui pût refuser ce que les autres recherchoient avec tant d'ardeur ; je respecte la liberté dont vous voulez jouir ; vous vous connoissez mieux que moi en bonheur, Mizrim ; je vous laisse le soin de faire le vôtre, le mien, & celui de mes peuples. . . Nous travaillerons dès demain à cette grande œuvre. Reposez-vous de

de la fatigue de ce jour ; voilà l'heure où je dois partir pour la chasse.

C'est une terrible chose que l'habitude. — Oui, dit Mizrim, elle assujettit les rois comme les autres. — Je veux vous montrer, ajouta le prince, que je fais profiter des leçons qu'on me donne. Il est malheureux que je n'en aie pas reçu plus tôt. Je ne peux cependant pas renoncer dans l'instant à cet exercice. Peu à peu je m'accoutumerai à en faire un autre. Aujourd'hui, pour essayer, je me contenterai d'aller tirer quelques faisans dans le parc. Il ne faut pour cela ni suite ni équipage. . . Il est bien triste, dit Mizrim en lui-même, qu'on ne puisse vivre un jour sans tuer quelqu'un !

*Grands principes de Mizrim.*

IL étoit neuf heures du matin, quand le roi manda Mizrim & lui dit : depuis cet instant, jusqu'à onze heures, tems où je vais au conseil, nous causerons ensemble tous les jours, mon cher Mizrim : commençons dès ce moment, si vous voulez bien ; car il me tarde beaucoup de m'instruire.

Je suis roi, parce que mon père, mon grand-père, mon aïeul étoient rois. Voilà

tout ce que j'en fais ; du reste on ne m'a jamais beaucoup parlé de ce qu'il falloit que je fisse : les maîtres de mon éducation ne disoient rien autre chose , sinon que j'étois charmant ; à mesure que je grandissois , les complimens & les adulations augmentoient , au point même , que souvent je ne savois comment arranger tout cela avec les reproches intérieurs que je ressentois. . . . Je rends graces au ciel , qui m'a donné un cœur droit ; car , en vérité , je crois qu'ils auroient fait de moi un monstre. . . . Témoin ce jour où , loin de me faire éprouver l'atrocité de ma faute ( j'avois , dans un mouvement d'impatience , percé d'un coup de pique le bras d'un jeune seigneur que j'aimois tendrement ) , les malheureux me dirent que j'annonçois les plus grandes dispositions pour soutenir la dignité de mon rang. . . . Malgré leurs flatteries , je ne pus m'en imposer à moi-même ; je passai huit jours à pleurer ma faute : car heureusement ma conscience , qui ne me flattoit pas , me reprochoit fort durement que j'étois un meurtrier ; elle l'emporta ainsi souvent sur les prestiges abominables des adulations. . .

Ils ne m'apprirent tous qu'à dire , mon royaume , mon peuple ; comme si réellement trente millions d'hommes m'avoient été donnés par la nature , à moi tout seul , pour être mes esclaves. . . Je voyois , mais à travers un nuage , que cela ne pouvoit pas être comme ils le disoient : pourtant je m'accoutumai à faire peu à peu comme si je le croyois , & j'allois au conseil , aux temples des dieux , à la chasse , au jeu , le tout par habitude , parce que le roi mon pere vivoit ainsi. . . Mes ministres faisoient & font encore des ordonnances , bien ou mal , que je signe ; on demande de l'argent , dont on fait je ne fais quoi ; les prêtres & les philosophes se querellent ; on ne m'en avertit qu'alors qu'on a donné des bénéfices aux uns , & des lettres de cachet aux autres. Les dépositaires des loix du royaume ne veulent pas quelquefois enregistrer mes ordonnances : on me dit qu'il faut les exiler , & moi je les envoie aux sources du Nil , quoique je sois au fond le meilleur homme du monde.

Quand ils ont de leurs créatures à avancer , ils me disent qu'il faut faire la guerre ; & quand on a tué cinquante ou soixante mille Egyptiens , ils vont dans les temples ,

avec les prêtres, & m'invitent à en remercier les grands dieux. . . Quand il n'y a plus d'argent, il faut faire la paix; nous rendons ce que nous avons pris, & puis on redemande de l'argent, & puis le train recommence, & puis on me dit que tout va bien, que tout le monde est content. . . . Les poètes chantent mes hauts faits, quand je n'ai rien fait; les députés des provinces me complimentent à outrance dans des harangues, tandis qu'il est impossible que j'ignore que ces provinces sont presque ruinées. . . Si je change de ministres, il en arrive d'autres qui me font tourner la tête avec des systèmes. . . En vérité, bon Mizrim, il est bien difficile & bien triste de régner, quand on a l'esprit assez juste pour voir que l'on est trompé, & le cœur assez bon pour détester de l'être. . . Je vous répéterai encore que je ne cessois de demander aux dieux la sagesse, & des hommes capables de m'aider, quand, dans un songe, je vis descendre des cieux Osiris en personne, qui me dit : “ Les dieux sont sensibles à ta  
 „ priere; ils t'accorderont la sagesse & un  
 „ ami qui t'éclairera. . . . Le hasard te le  
 „ fera rencontrer dans une condition obs-

„ cure. . . Il te parlera, sans te connoître,  
 „ le langage de la vérité, & plus encore  
 „ quand il te connoîtra. . . Le hasard te le  
 „ fera rencontrer, & un pressentiment secret t'avertira que c'est lui que le destin  
 „ t'envoie. „

Osiris disparut : le songe est resté gravé dans ma pensée. C'est vous, je n'en puis douter, c'est vous Mizrim, qui êtes ce génie de lumière & de vérité, que m'ont annoncé les dieux. . . Eclaircz-moi, Mizrim. — Grand prince, repart le sage, vous êtes déjà fort avancé, puisque vous êtes parvenu à voir que l'on vous trompe. Nous aurons peu de préjugés à détruire, & cela est beaucoup. . . La première vérité que l'on peut déclarer à un roi, est, que son trône pose sur la terre, & que c'est à consolider cette base que doivent tendre tous ses soins. La seconde est, que les rois n'ont rien à ordonner ni à régler dans le monde, parce qu'il n'y a rien d'arbitraire, & parce que tout a été ordonné & réglé par la nature, avant les rois. Le soleil n'attend pas un édit du conseil suprême de votre majesté, pour se coucher plus tôt ou plus tard. Le Nil qui fertilise ces champs,

n'envoie pas au gré du cultivateur la quantité d'eau demandée. Terre, cieux, élémens, hommes, rois; tout est assujetti à un ordre éternel, immuable, universel, indépendant de nos caprices, de nos systêmes; & l'être sensible & intelligent n'a rien de mieux à faire que de l'étudier & s'y conformer... L'homme, dis-je, est placé dans le cercle de cet ordre nécessaire, comme tout ce qui respire; il n'a de plus que l'intelligence, pour voir ce qu'il exige de lui, comme il n'a de libre que la volonté pour se conformer à la loi... Ainsi l'homme, qui ne peut commander au soleil, fait des arrangemens pour lui, relatifs à sa marche: il ne peut arrêter le torrent; mais il lui creuse un lit, & en dirige le cours: il ne peut forcer la terre de produire; mais il peut, par ses travaux, en aider la fécondité... Cet ordre suprême & éternel lui accorde des droits, en échange de ses devoirs, s'il les a dignement remplis: c'est ainsi qu'il jouit de la moisson après le travail de la culture, & de tout le reste, selon le cours de ses besoins, en raison de ses travaux... Rien pour rien: tel est le marché que la nature a fait avec lui, &

qui finit par tourner à son avantage, s'il en respecte les conditions.

Assez, assez; c'est assez, sage Mizrim, s'écria le bon roi Osymandias. L'attention avec laquelle je vous écoute me fatigue trop pour vous suivre long-tems... Tout ce que vous venez de me dire là me semble bien étrange: laissez-moi le tems d'y songer. Peu à peu j'acquerrai, j'espère, plus de facilité pour le travail, & vous ferez content... Je n'oublierai pas, très-sûrement, l'observation que vous avez faite sur le pouvoir des rois. J'entrevois bien qu'ils sont assujettis, comme tous les autres, & pour leur personne & pour leur puissance, à un ordre qui ne leur laisse rien à faire que de s'y conformer... En voilà déjà beaucoup d'appris en peu de mots... Le tout sera, par la suite, de voir ce que cet ordre exige de moi; car pour ma volonté, je vous en réponds... Je vais au conseil, & de là donner audience à des ambassadeurs... Tantôt nous nous promènerons, au lieu de chasser... Le roi alla au conseil, & Mizrim retourna chez lui préparer le sujet de la prochaine conversation que voici.

*Promenade du roi & du sage.*

ALLONS causer dans le parc, dit le roi ; voyons comment je me trouverai de me promener paisiblement dans un bois, sans chevaux & sans chiens. . . . Il fait le plus beau tems du monde ; je n'ai jamais vu Osiris plus pur ; allons. . . . Après quelques tours faits, tout en causant de la beauté du jour, reposons-nous sous cet ombrage, asseyez - vous près de moi, Mizrim. Et voilà ce qu'il auroit fallu voir, dit l'auteur de cet ouvrage, un sage assis sur le gazon près d'un grand monarque qui prenoit sa leçon ! . . . Dites-moi, Mizrim, pour ouvrir notre conversation, au commencement des sociétés humaines, qui a fait les rois ? — Sire, la nature. — Comment, la nature ? Avoit - elle désigné une race d'hommes particulière pour régner sur les autres ? . . . . J'ai connu mon pere, mon grand-pere, & je me connois assez bien, pour voir que je ne differe en rien d'un Egyptien quelconque, pris dans le dernier des ordres. Je suis assujetti aux mêmes besoins, par eux aux mêmes passions, & par celles-ci

aux mêmes défauts. Je ne vois pas que la nature ait plus marqué mon front du sceau de la royauté que le front du dernier de mes sujets : je n'ai ni plus de forces, ni plus d'intelligence ; & à choisir de vous ou de moi, par exemple, pour régner, je sens à merveille que l'on n'hésiteroit pas, si l'on vous connoissoit comme je vous connois.

A ce compliment, Mizrim répondit par une inclination respectueuse & continua. . . . C'est le besoin qui a réuni les hommes, & non la convention. Une famille se rapprocha d'une autre famille ; peu à peu plusieurs se réunirent. Chacun étoit fort occupé alors, & avoit bien assez de ses affaires, sans se mêler de celles des autres : ce qui fit tout bonnement que, sans quelque convention, dans l'intérieur de chaque habitation, on s'en rapportoit pour l'administration, au pere ou au grand-pere. C'étoit aussi à son tribunal qu'on déféroit, par droit de nature autant que par respect & par reconnoissance, toutes les contestations. L'exemple d'une de ces familles, mieux administrée que les autres par son chef, ( car pour les choses les plus simples la nature

s'amuse quelquefois à faire des hommes supérieurs) cet exemple, dis-je, fit naître à plusieurs familles voisines, & à leurs chefs particuliers, l'idée de se soumettre en tout à l'expérience, à la sagesse de ce chef qui administroit si bien, & qui, sans s'en douter, devint roi, & tout autant que l'est votre majesté : car falloit-il faire des dépenses extraordinaires pour réparer les ravages d'une inondation, ouvrir des canaux, entretenir des chemins ? Il demandoit & on lui donnoit. Falloit-il repousser les brigands qui prétendoient, sans avoir semé, prendre leur part des récoltes ? il faisoit assembler les jeunes gens ; on prenoit des armes quelconques ; on alloit chasser les bandits ; & puis quand cela étoit fait, chacun se remettoit à l'ouvrage....

La terre cependant alloit toujours son train, c'est-à-dire, elle rendoit aux travaux des hommes le centuple de ce qu'ils déposoient chaque année dans son sein. Le nombre des portions s'accrut, & avec elles le nombre des convives. Les gens se marioient par centaines, parce que l'abondance invite au partage. La population s'augmenta, & de maniere qu'il fallut s'étendre. Le bon roi

ne pouvoit plus juger tout seul toutes les petites tracasseries qui survenoient ; car quoique ce fût l'âge d'or, il y avoit pourtant des tracasseries, de petites querelles d'humeur. Il prit des prud'hommes pour l'aider ; & voilà son sénat. Il ne put pas non plus régir tout seul le détail des finances qui s'augmentoient en raison des dépenses qu'il falloit faire & des contributions de chacun. Il chargea d'une partie de ce détail des hommes de confiance qui avoient à faire à lui directement ; & voilà un ministre des finances, que nous nommons en Egypte contrôleur général.... Ce n'est pas là tout.... Mais je crains d'ennuyer votre majesté. — Mon cher Mizrim, j'ai le plus grand plaisir à vous entendre. Il me semble être témoin de l'établissement & de l'accroissement des nations.

— On sentit que les brigands & les foux, qui n'avoient d'autre métier que celui de piller, & qui ne manquoient pas de revenir toutes les fois que les fruits spontanés de la terre trompoient leurs espérances, avoient le tems de faire beaucoup de dégâts avant que l'on eût pu rassembler la jeunesse, & lui donner un ordre conve-



nable : on trouva plus sûr & plus commode de fixer un certain nombre de ces jeunes gens qui fussent toujours prêts à repousser les ennemis du dehors. On mit à leur tête des hommes expérimentés, braves & prudents, qui avoient déjà fait leurs preuves dans les premières campagnes. Les aînés cultivoient & les cadets alloient se battre. . . Ce fut ainsi que se forma la milice, ou le corps des gens de guerre. . . On prélevoit les portions de ceux-là, comme s'ils eussent cultivé ; car ils contribuoient à la culture, en défendant la moisson : on préleva de même les portions de ceux qui jugeoient ; car il falloit du tems pour examiner les affaires, quelque peu nombreuses & quelque simples qu'elles fussent. . . Votre majesté, dès ce premier aperçu, doit voir que les rois, les magistrats, les soldats vinrent ainsi, sans tant métaphysiquer, tout simplement à la suite du besoin premier qui réunit les hommes, par la nécessité de la communication des secours. — Fort bien, rien de plus clair ; mais vous ne me parlez pas encore ni de la religion, ni des loix. — Nous y viendrons, pour peu que votre majesté veuille m'accorder le tems d'un entretien sem-

blable à celui-ci. . . Mais le soleil s'avance dans sa course ; je crains que la chaleur du jour & la longueur de cette conversation ne fatiguent votre majesté. — Retournons au palais, & demain, cher Mizrim, nous reprendrons notre sujet. . . . Osymandias & le sage se rendirent au palais.

*De la religion. ( a )*

Voyons, dit le monarque, comment vous me développerez les commencemens de la religion. — Rien de plus simple, grand prince. . . Pour bien entendre tout ceci, il ne s'agit que de se distraire pour quelques instans des préjugés que l'on a reçus, & se reporter d'imagination vers les premiers tems. Le dogme sacré de l'existence de la Divinité reposoit dans le cœur de l'homme, & n'attendoit que le moment de se développer. Le sentiment de sa foiblesse, ce prodige continuel de la fécondité de la terre souriant à ses travaux & se chargeant de fruits sous ses pas ; le spectacle des cieus & de leurs

( a ) Dans ce chapitre & le suivant il ne s'agit que de la religion naturelle, autant que Mizrim pouvoit la connoître.

changemens ; l'ordre constant de leurs révolutions, qu'il ne put méconnoître dès l'instant où il confia à la terre un grain de semence ; cette curiosité sollicitieuse & inquiète qui, dans ces intervalles de loisir que laisse le besoin, nous porte, malgré nous & sans que nous puissions nous en rendre compte, à la recherche de l'avenir, presque toujours inséparable du souvenir du passé & du calme du présent ; la réunion de tous ces motifs dispo-  
soit l'homme à la reconnoissance, au respect, à la crainte, & l'amenoit, par tous ces sentimens confus, à celui de l'adoration, sans qu'il se formât une idée de ce qu'il devoit adorer, & de la forme sous laquelle il devoit offrir ses hommages.

Cependant des hommes réunis sur la même terre par les mêmes besoins, & ne faisant qu'une seule famille, pouvoient-ils voir sans émotion, des champs fertilisés par leurs travaux, se couvrir d'abondantes moissons, de fruits de toutes les espèces ? Quel spectacle plus propre à éveiller l'intelligence, à échauffer l'imagination & à disposer le cœur à la reconnoissance ! . . . Des fêtes, des jeux furent les signes de la joie de tous ; ils éclatoient au retour de chaque année :

bientôt ils se consacrerent par l'habitude, & se changerent en cérémonies religieuses, par la pompe, la décence & le respect de l'ordre qu'on ne tarda pas d'y établir. . . . Observez, Sire, que la société s'accroissoit toujours. . On créa des hommes qui n'eurent d'autre occupation que celle de marquer le retour des saisons, d'observer les phénomènes des cieux, leurs rapports avec la terre, les jours de fête nécessaires au délassement : je dis qu'on les créa, car il falloit que leur portion leur fût assurée d'ailleurs. N'oublions jamais que l'homme pressé par le besoin, n'a pas le tems de songer à tout cela. . . . Ces hommes, une fois livrés à l'étude des cieux, menoient un genre de vie convenable à leur travail, loin de tout ce qui pouvoit les distraire. Bientôt quelques prédictions, effet conséquent de leurs observations, leur attirerent le respect & la confiance des cultivateurs. Du moment où ils virent qu'on les regardoit comme des hommes au-dessus du vulgaire, ils acheverent de se rendre importans, en enveloppant leurs connoissances d'hiéroglyphes, en se déroband aux regards de la multitude, en lui parlant rarement, & toujours au nom

de puissances inconnues, avec lesquelles ils se prétendoient en commerce. Le respect & la terreur marcherent à leur suite; & tels furent les premiers prêtres... La crainte de déchoir dans l'opinion des peuples, cet amour indéfinissable de la considération, à quelque prix qu'on l'obtienne, pour les ames vaines & les imaginations exaltées, cette pente à la crédulité & ce goût du merveilleux pour les ignorans & les foibles, firent sentir à ces premiers pontifes la nécessité de l'étude. Ils s'assurèrent, autant qu'ils le purent, des connoissances utiles. L'astronomie, la médecine, la géométrie nécessaire au partage des terres, devinrent autant d'objets de leurs travaux. C'étoit toujours au nom des dieux qu'ils rendoient leurs oracles, Ceux qu'ils admirent au partage de leur science furent initiés avec mystere; ce qu'il leur en avoit coûté de peines pour être admis, les empêcha tout naturellement de rien divulguer.

Bientôt ils assignerent à chaque objet son génie, son esprit, sa puissance particuliere qui, dans le commencement de leur étude, n'étoit que l'hiéroglyphe, le signe auquel ils devoient se reconnoître, & sous lequel  
ils

ils expliquoient les causes & les effets de la nature qu'ils avoient apperçus... La mauvaise foi fit donc de ces signes des représentations d'autant de divinités... Cybele devint la déesse de la terre; Cérès fut celle des moissons; le soleil fut Osiris, & partagea avec Isis l'empire des cieus... Bientôt les mers, les fleuves, les arbres, les fontaines eurent leurs dieux & leurs déesses; & l'homme n'osa plus faire un pas sans terreur religieuse... Ce sentiment profond & universel de l'adoration dans le cœur de l'homme simple, se multiplia & se rapporta à tout ce que lui indiquèrent ces hommes mystérieux. ( a ) Les temples s'éleverent dans la profondeur des bois, lieux retirés ou obscurs, où le silence & les ténèbres maîtrisoient les sens & les dispoisoient à l'impression que les prêtres vouloient leur donner... Les passions humaines intervinrent; & sous le nom des dieux, les imposteurs se livrerent à l'ambition & à la vengeance... Les furies furent

( a ) Il est, je crois, bien inutile d'avertir que l'on ne parle ici & dans tout le reste de l'ouvrage que des prêtres du paganisme, & que l'on défavoue toute allusion maligne.

armées de serpens; le tonnerre ne gronda plus que pour effrayer la terre. Les dieux étoient irrités; le sang coula pour les appaiser, celui des animaux d'abord, ensuite celui des hommes.... Ces tristes & cruelles folies, fondées sur deux grands sentimens inaltérables, le respect & la crainte, ne firent que s'accroître; & le tems, loin de les détruire, y ajouta cette sorte de déférence pour les choses établies : ainsi les préjugés se fonderent & devinrent sacrés... On vit bientôt ces erreurs générales passer d'une nation à une autre nation, & avec la même facilité, eu égard à ce que les hommes se trouverent par tout également fourbes & crédules. Chacun y ajouta de plus les siennes particulieres, relatives à sa constitution & à sa maniere de voir; & l'homme se prosterna, d'une extrémité de la terre à l'autre, devant l'image fantastique, de bois ou de pierre, que l'imposture lui ordonnoit d'adorer....

Les prêtres ne s'en tinrent pas là : dès l'instant où le gouvernement des nations fut assez important pour leur faire naître le desir de s'en emparer, ils firent trembler les chefs au nom de ces mêmes dieux dont ils

avoient effrayé la multitude, & se rendirent ainsi maîtres des peuples & des rois.... En effet, dit le bon roi Osymandias, je conçois assez que ce soit là à peu près la maniere dont tout s'est arrangé bien ou mal : ainsi donc, Mizrim, vous ne croyez pas, soit dit entre nous, que le soleil & la lune, que nous appellons Osiris & Isis, soient des divinités ? Vous ne croyez pas davantage que les grands dieux soient jamais venus se cacher sous nos oignons; enfin, qu'il y ait un dieu dans l'univers à figure de chien ? — Non, Sire, je ne crois pas un mot de tout cela; mais ce que je crois, c'est que les premiers instituteurs ont caché de grandes vérités morales, ou voilé des traits d'histoire sous des allégories que le peuple, habile à prendre tout à la lettre, aura regardées comme autant de vérités religieuses; & que les prêtres, les trouvant en train de croyance, auront appuyé pour en faire leur profit : car, de bonne foi, il n'y a jamais eu & il n'y aura jamais d'Egyptien marchant sur ses deux pieds, qui ne rie au nez de tout homme qui viendra lui faire de pareils contes, si c'est pour la premiere fois, & dans le tems

où il jouit de l'usage de sa raison... Tous tant que nous sommes de raisonneurs (& mon respect me fait excepter votre majesté seule) nous avons la fureur de vouloir juger tout ce qui s'est passé long-tems avant nous, & de prévoir ce qui arrivera du point où nous sommes; & parce que nous employons notre tems à faire des réglemens qu'on n'observe pas, des établissemens qui ne durent guere, & des systêmes par-dessus tout, nous nous imaginons que tout a ainsi commencé: c'est le contraire précisément. Les raisonneurs ne sont arrivés & n'ont pu arriver, tels que nous sommes, qu'après que tout eut commencé; car rien n'a pu commencer par eux. Les hommes ne se sont point réunis pour se dire: faisons des loix, nommons-nous des rois, créons des dieux, élevons des temples. Non: c'est le besoin qui les a rapprochés, & par instinct, sans que pour cela il fût question de raisonnement. Le besoin les a mis en communication de secours; les secours ont fait naître l'abondance par les travaux bien entendus; l'abondance a développé, étendu & accru la société. Celui qui n'étoit que chef & directeur de famille est devenu roi;

ce qui n'étoit qu'habitude, vu de plus près, de respecter son intérêt dans celui d'autrui, est devenu loi; ce qui n'étoit que fêtes, signal de joie & de reconnoissance envers l'Auteur de tout, est devenu culte: tout est ainsi venu se ranger de soi-même, sans convention & sans raisonnement, sous le principe qui appelloit la conséquence: ainsi, à la suite de l'ignorance, est venue la superstition, & à la suite de la science, l'imposture; & cela étoit inévitable... De tems en tems il s'est élevé des hommes qui ont crié aux autres qu'on les trompoit; mais personne ne les a écoutés, par la raison qu'il est des opinions une fois accréditées, comme d'un torrent que rien n'arrête, sur-tout quand il y a beaucoup de gens intéressés à ce qu'on ne lui oppose pas de digues...

Ces crieurs, connus sous le nom de philosophes, plus fatigués encore par le regret de n'être pas entendus que par le travail de crier, se sont établis pour faire diversion du côté tout opposé, & ont dit qu'il n'y avoit pas de dieux; que l'univers s'étoit fait tout seul; que l'homme ne différoit de la bête que par sa conformation; que le vice & la vertu étoient des préjugés comme

tout le reste ; qu'il n'y avoit ni Champs-Elysées à espérer , ni Tartare à craindre. Comme cela étoit du nouveau , ils ont trouvé des gens pour les écouter. Ennuyés des vexations des tyrans & des subalternes , ils ont ajouté que c'étoit la convention , ou le droit du plus fort , qui avoit fait les rois ; comme s'il y avoit un plus fort dans le monde existant antérieurement à ce qui fait véritablement les rois. Ils ont imaginé des systêmes , à l'aide desquels ils ont fait tomber des cieus des armées entieres sur la terre , pour les conquérir , sans songer qu'il falloit raisonnablement supposer avant tout cela des sociétés déjà formées & pour cela réunies sous une autorité , & des portions pour nourrir ceux qui ne faisoient rien autre chose que d'aller battre les autres ; métier qui , loin de produire , ne fait que détruire le lieu où l'on s'exerce , & ruiner également celui qui bat , comme celui qui est battu. . . Oui, Sire , il y avoit quelque tems que les peres de famille régnoient avec l'autorité des rois , sans en avoir le nom , quand les rois sont arrivés ; & ceux - là existoient bien des siècles avant les tyrans & les conquérans , qui n'ont rien fondé ; il

y avoit long-tems encore que l'étude & l'expérience , animées par le besoin , avoient calculé les rapports des cieus & de la terre , selon ce qui leur étoit utile d'en savoir , & reconnu la propriété de certaines plantes , & l'avantage de certains usages , avant qu'on eût fait des académies des sciences & des sociétés royales de médecine ; & les vertus morales se pratiquoient de même , bien long-tems avant que les raisonneurs eussent fait des livres & des traités sur la vertu.

Le besoin , encore une fois , organe impérieux d'une nature qui , bon-gré malgré , mene tout à sa fin , a réuni les hommes ; ainsi se sont fondées les sociétés , & alors il n'existoit point de codes ni de réglemens. La confiance a choisi une autorité , l'a respectée & a obéi ; alors les trônes n'étoient pas élevés ; l'Être suprême recevoit l'hommage confus de l'homme invité à la reconnaissance par le bonheur ; & alors il n'y avoit point de culte extérieur. Chacun maintenoit le droit de son voisin , & alors il n'y avoit point de codes de loix ; tout s'étoit fondé par le besoin , & tout n'a fait que s'accroître par les développemens de

sociétés humaines. Le point où l'on remarque le commencement des abus, est celui où l'homme, cessant d'être conduit par le besoin, guide sûr & invariable, s'est livré aux rêves de l'imagination, qui ont fini par égayer l'intelligence & pervertir le cœur. . . . Je m'arrête, Sire. Telle est en deux mots l'histoire des commencemens des nations & celle de leur accroissement. Ce n'est qu'en consultant l'ordre de la nature, éternel & immuable, que nous pouvons les connoître; car leurs fautes ne nous apprennent que la manière dont elles ont décrû & fini : ce qui fait que nous nous égayons, quand nous voulons, dans ces fautes, étudier leurs fondemens. . . . Les beaux-esprits qui ont dîné, & qui croient avec raison qu'alors il n'y a plus qu'à raisonner & à faire des systèmes, feroient bien pourtant, avant d'affurer que l'esprit humain avoit commencé par raisonner & par faire des traités de morale, de politique & de théologie; ils feroient bien, dis-je, de supposer qu'il falloit qu'il eût dîné; que pour cela il faut supposer que les hommes étoient déjà frères & en société, réunis par le concours des travaux & la

réciprocité des secours, le tout fondé sur le besoin du rapprochement; & que ce n'est qu'après avoir mangé leur portion & assuré celle du lendemain, qu'ils ont dit : caufons; car c'est par là qu'on finit quand la journée est remplie & que l'on n'a plus rien à faire. C'est alors, je le répète, dans ces conversations de loisir, que chacun a imaginé, rêvé tout à son aise, & a été tour-à-tour dupe & imposteur. — Laissez ma foible tête se reposer, mon cher Mizrim, voilà de quoi méditer. Je veux employer le jour entier à réfléchir sur les vérités que vous venez de me révéler.

*Profession de foi de Mizrim.*

Et que pensez-vous donc des dieux & de la religion, dit le lendemain à Mizrim le grand roi Osymandias ? Que croyez-vous ? — Je vais commencer par ce que je ne crois pas, pour arriver à ce que je crois. . . Je ne crois pas que les cieux, les mers, la terre & les enfers soient peuplés de dieux. Je ne crois pas non plus, comme le disent quelques philosophes, qu'il n'y en ait point du tout : mais je crois qu'il est une Intelligence unique, suprême, infinie

dans sa durée, dans sa puissance & dans ses perfections, qui a animé du souffle de la vie tout ce qui respire, & donné le mouvement à tous les corps. — Mais Osiris? — Osiris n'est qu'un globe de poussière brillante, qu'a façonné la main puissante de l'Éternel. Il en est de même d'Isis, qui reçoit & nous réfléchit la lumière d'Osiris, alors qu'appelé par les loix puissantes qui déterminent son cours, il va éclairer d'autres climats. (a) Voilà ce que me dit mon intelligence, si je consulte ma raison dépouillée de préjugés. . . Quoique je sois assez fort sur la métaphysique, je ne détaillerai pas à votre majesté les bases sur lesquelles je fonde ma croyance : je me bornerai à lui dire qu'il suffit de réfléchir un instant, pour s'assurer que la multiplicité des dieux détruit, par cela seul, toute idée de la Divinité qui, devant être supérieure à tout, ne peut admettre aucun partage dans ses perfections : il suffit encore de raisonner un instant, pour être convaincu que les philosophes qui ont nié l'existence de cette

( a ) Mizrim croyoit, comme on a cru bien long-tems encore après lui, que c'étoit le soleil & non la terre qui tournoit.

Intelligence toute puissante, n'étoient pas de bonne foi; car rien ne s'arrange de soi-même, & tout cependant a ses loix fixes & immuables : or, point de législation sans législateur. . . Mon cœur sent plus encore ce Dieu, dont mon esprit voit & démontre la réalité. Les remords qui déchirent le coupable, ce plaisir si doux qui naît d'une action vertueuse, ne sont ni des préjugés, ni des inventions humaines. Les reproches d'une conscience tourmentée sont aussi anciens que le premier crime qui les a enfantés. . . S'ils n'étoient que des préjugés, il y a long-tems que l'on auroit tâché d'établir des préjugés contraires pour étouffer la douleur que produiroient ceux-ci. Beaucoup de gens l'ont essayé, mais toujours vainement. Ils n'ont pu parvenir encore qu'à s'étourdir pour quelques instans; semblables à ceux qui, pour se distraire d'une affliction, s'enivrent, & retrouvent leur douleur au sortir de l'ivresse. De tous les tourmens du rêve, telle est la voix impérieuse de la nature, qui tonne contre le crime dans la poitrine de l'homme coupable, qui finit par effrayer & troubler son imagination, & lui présente constamment



les images épouvantables des Euménides armées de serpens , du bouillant Phlégéon & de tous les supplices du Tartare... C'est au contraire ce repos de la conscience , ce sentiment si doux de la justice satisfaite , qui met l'homme de bien en paix avec lui-même ; qui ne lui offre pas l'idée de la Divinité armée de foudres & ne respirant que vengeance ; il la voit sous l'image ravissante de l'amie de la vertu , & il en attend sa récompense. Juste & bienfaisant , dans quelque ordre qu'il soit placé parmi les hommes , c'est dans son cœur qu'il va chercher la règle de ses actions. Il ne regarde l'état auquel il a été appelé que comme un rôle qu'il doit jouer pendant un certain tems , mais un rôle totalement étranger à sa qualité d'homme , la première de toutes ; celle , avant tout , qu'il doit se rendre digne de porter avec honneur , en se gardant bien de la confondre avec tous les petits prestiges de fausse gloire & de vanité , dont l'entourent les vils adulateurs... Ne regarderoit-on pas comme fou un des comédiens ordinaires de votre majesté , qui se croiroit indépendant de toutes loix , par cela seul qu'il joueroit deux heures par jour le rôle

d'empereur , & qui réellement se confondroit avec le personnage qu'il représente?.. Pardon de la comparaison ; mais cette folie est commune à bien des rois qui ont oublié qu'ils étoient des hommes. — Mizrim , je fais grand cas de la comparaison , & je suis loin de m'en fâcher. Je fais que je ne fais rien autre chose que jouer un rôle , & qu'il n'est pas indifférent de le jouer bien ou mal : mais , mon cher Mizrim , que pensez-vous des acteurs , tels qu'ils soient , quand ils auront une fois disparu , & pour toujours , du théâtre de la vie ? Y aura-t-il des applaudissemens , une retraite pour ceux qui auront bien fait ce qu'ils avoient à faire ; ou la toile une fois baissée , serons-nous tous confondus dans la même poussière , empereurs & sujets , justes & coupables ; & l'esprit de sagesse qui anime Mizrim s'échappera-t-il comme un vain souffle qui revole se réunir à la masse d'air dont il s'est détaché ? Mizrim qui éclaire mon intelligence , qui forme mon cœur , & qui prépare par ma puissance le bonheur de trente millions d'êtres , sera-t-il étendu sans récompense à côté des débris de ceux qui ont égaré ma jeunesse , trompé mon cœur , & pensé ,

en flattant mes passions , préparer les plus grands maux à l'Égypte ?

— J'ai peine à croire , Sire , que ce que nous appellons notre intelligence & notre volonté ne soient que de simples modifications d'une matiere plus ou moins subtile , & que la mort ne soit qu'une cessation de mouvement & un petit changement de forme . . . . Si je ne craignois d'ennuyer votre majesté par des argumens , j'aurois bien l'honneur de lui dire ce que c'est que l'esprit , comme il est simple , indivisible , sans étendue , & conséquemment sans aucun rapport essentiel avec la matiere : de là j'arriverois à lui démontrer que , ne pouvant être divisé , il ne peut être détruit ; qu'il faudroit l'anéantir d'un seul coup , & que raisonnablement on ne peut pas supposer que Dieu ait des raisons pour le faire. ( a ) J'ajouterois , que sous l'empire d'un Dieu juste il faut supposer qu'il est un état où le mal que nous voyons est réparé. J'entrerois dans de grands détails là-dessus : mais je pense qu'indépendamment de l'ennui qui en résulteroit pour votre majesté , elle ne verroit pas mieux ce

( a ) Non , sur - tout quand il en est tant au contraire pour le conserver.

que c'est qu'une ame , & n'en comprendroit pas davantage les profondeurs de la Justice divine , que nous ne pouvons pas plus assimiler à notre idée de justice probablement , que nous ne pouvons juger de ses autres perfections par nous qui n'avons rien de parfait. Je me contenterai de lui faire observer que nous voyons un but à tout dans la nature ; qu'elle fait tout pour une fin , & que ce n'est pas pour rien qu'elle a donné à l'homme l'idée de la vertu , en la soutenant de remords quand il s'en éloigne , & le comblant des plaisirs les plus doux quand il s'en rapproche ; que le plus sûr de tous les partis à prendre est celui de faire bien , en s'en rapportant pour le reste à celui qui tient entre ses mains la vie & le néant . . . .

Voilà ce que nous pouvons voir de plus clair , & c'est à cela qu'il faut borner ses recherches , jusqu'à ce qu'il plaise à la Divinité de nous révéler plus positivement d'où nous venons , ( a ) pourquoi nous sommes venus , & où nous retournerons. Nous con-

( a ) Nous le savons , graces au ciel. Pourquoi tant de beaux génies se plaisent - ils à vouloir nous replonger dans l'obscurité dont se plaignoit si amèrement le sage Mizrim !

noissons un peuple qui, quoiqu'assez méprisable d'ailleurs & estimable néanmoins aux yeux de tout homme qui consultera sa raison, en ce qu'il est le seul qui ait conservé sans altération le dogme de l'unité d'un Dieu dont ils se prétendent les enfans, par l'alliance faite avec Abraham un de leurs patriarches. — Vous voulez parler des Juifs? — Oui, Sire. Mon étonnement seroit (si je pouvois encore m'étonner de ce que je ne comprends pas) de voir que le Dieu de la paix, de la bonté, de la justice & de l'équité, ait choisi pour ses enfans messieurs les Israélites qui, à dire vrai, ne sont rien moins que paisibles, bons, justes & équitables. Le fait est pourtant, qu'au milieu des nations qui réverent des absurdités, ils sont les seuls qui aient une idée raisonnable de la Divinité, des devoirs qu'elle a prescrits aux hommes, &c. Et tel que vous me voyez, je suis à peu près juif par la croyance, quoique je sois fort éloigné de l'être par le cœur; car je n'aime point à tuer les gens qui ne pensent pas comme moi, ni à écraser contre les pierres d'une ville prise d'assaut les enfans à la mamelle, quelque beau que cela soit en poésie. Je n'aimerois pas davantage

à

à friponner tout ce qui n'est pas juif, ni en un mot, à me regarder comme le vengeur du Dieu des armées : je préférerois d'être le ministre du Dieu de la paix, de prêcher doucement ceux dont les dogmes tendroient à mal faire, & de les laisser là, si je ne pouvois les convertir. . . . Voilà, grand roi, en abrégé ma croyance. . . . Il n'y a qu'un Dieu, pere commun de l'espece humaine; d'où il résulte que nous sommes tous freres, & que nous devons, devant Dieu & devant la nature, nous entr'aider & secourir, comme ne faisant qu'une seule & même famille. — Je suis de votre religion, Mizrim. Allons, il faut tout-à-l'heure tuer le dieu Apis & en faire une cocagne pour le peuple. Quelle sottise, en effet, d'adorer un bœuf! — Votre majesté va un peu trop vite. Si elle veut m'accorder la grace de m'écouter, elle verra qu'elle a bien d'autres choses à faire, avant de donner l'ordre de rôtir le dieu Apis. . . . Qu'elle daigne d'abord réfléchir; elle sentira que le pouvoir des rois ne fait rien sur l'opinion des peuples, & que c'est à l'instruction qu'il appartient de détruire les absurdités. Il faut donc s'occuper, avant tout, des moyens d'ins-

D

truire & d'étendre l'instruction. Le premier de tous, pour préparer vos peuples à la recevoir, est de les mettre en position de l'entendre, autant que faire se pourra. Pour cela, il faut qu'ils soient à leur aise; d'où je conclus que ce qu'il est à propos de faire pour le moment, c'est de les soulager de tant d'impôts & de vexations, sous le poids desquels ils gémissent, & d'établir, avec le tems, l'économie & la patience, une base de gouvernement invariable essentiellement, comme la nature elle-même, en nous rapprochant d'elle. Les principes que nous avons posés nous serviront; il ne s'agit que de les détailler, & d'en faire l'application aux différentes parties que nous traiterons.

*Du gouvernement.*

RAPPELONS ce premier principe de toutes les sociétés humaines, antérieur à toutes les conventions, que c'est le besoin qui a rapproché les hommes, & que c'est le maintien de leurs intérêts respectifs qui a fait durer leur association. L'homme appelé vers d'autres hommes, par l'instinct de sociabilité, a bien prétendu, loin de les sacri-

fier, étendre & conserver les droits premiers, sacrés, inaltérables, qu'il a reçus de la nature, qu'il n'a laissé enfreindre qu'alors qu'il n'a pu faire autrement. Le premier de tous ces droits est celui de la propriété de sa personne, de toutes les facultés qui la constituent, & de la jouissance de tout ce qu'il acquiert par l'exercice de ces facultés: sans quoi, la propriété personnelle ne seroit qu'un mot & une illusion. Voilà ce qu'il tient de la nature avant tout, ce qu'on ne peut lui ravir sans injustice, & conséquemment sans s'exposer au droit de représailles... Nul homme n'a donc droit d'attenter, de quelque manière que ce soit, à la propriété de la personne de son voisin, à moins que celui-ci n'ait fait de ses facultés un usage nuisible, dans lequel cas on lui en ôte l'exercice, & justement alors, comme on l'ôte à un fou. C'est dans le secours des autres hommes réunis, & avec l'intérêt desquels il a confondu le sien, que le foible est venu chercher un appui contre l'oppression du fort, en vertu de son droit de nature.

Ainsi votre majesté voit que les loix d'Egypte contre les turbulens, les méchans,

les violens, ne sont point du tout arbitraires, mais sont l'énoncé de l'ordre suprême de la nature, qui a voulu que chacun respirât & vécût pour soi, & non pas pour un autre... Du droit de propriété de la personne dérive nécessairement le droit d'en exercer les facultés à son gré & en tout sens, excepté le nuisible pour les autres, selon la mesure d'intelligence, de sagesse, de force & de prévoyance que l'on a reçue; & de là enfin le droit de jouir de tout ce que l'on a acquis ainsi légitimement par l'usage de ses facultés exercées sans lésion d'autrui... Or, c'est à maintenir tout cela au nom de Dieu, de la nature & de la société, que vous êtes préposé en qualité de chef, de pere de famille & de roi; vous n'avez que cela à faire, & c'est ce qui doit s'appeler régner. — Mais si ce n'est que cela, je ne vois rien de difficile; il n'y a qu'à laisser faire. — C'est vrai, Sire, & j'attendois que votre majesté me le dît, pour m'assurer qu'elle m'avoit compris. — J'entends, les rois n'ont donc rien à commander? — Non, Sire, ils n'ont qu'à obéir. — A qui? — A la nature. Après avoir étudié ce qu'elle demande, ils n'ont que la

police de la terre; la législation en est à Dieu: voilà pourquoi il n'y a rien d'arbitraire. Que seroit devenue l'espece humaine, si la Providence l'avoit en tout livrée à ses rêveries? ... Voyez les peuplades qui se sont écartées des routes qui leur avoient été prescrites; elles ont marché à grands pas vers la destruction: à peine a-t-on conservé leurs noms. — Les rois n'ont que la police de la terre? — Oui, Sire, ils doivent veiller sur la propriété personnelle & réelle de chacun, punir celui qui en viole les droits, rendre tous les chemins libres, & du reste laisser à chacun le soin de s'arranger comme bon lui semble, avertir ceux qui se trompent de route, encourager le développement des facultés de tous par l'extension du droit de liberté, & n'arrêter, en un mot, dans l'exercice de leurs facultés, que les foux, les méchans & les fripons; ce qui, comme le voit votre majesté, n'est qu'une affaire de police. — Vous me mettez là bien à mon aise, cher Mizrim, en m'allégeant le poids de la souveraineté! Je ne songeois du matin jusqu'au soir qu'à faire des loix & des ordonnances que personne ne suivoit; car on n'a pas

plus tôt fait une loi qu'il en faut une autre pour faire observer celle-là : & c'étoit toujours à recommencer , avec des tracasseries diaboliques. Tantôt c'étoit le clergé , tantôt c'étoient les tribunaux , & puis la noblesse. — Je le crois , dit Mizrim. La premiere & la plus funeste de toutes les erreurs de l'homme a été celle de croire qu'il avoit quelque chose à ordonner dans le monde , comme j'ai déjà eu l'honneur de le dire plusieurs fois à votre majesté , & comme je ne cesserai de le lui répéter encore ; car c'est un préjugé difficile à déraciner. Voyez cette piece d'étoffe : le dessus & le dessous different , en ce que l'un frappe les regards plus que l'autre ; mais la trame est la même , chacun des fils est commun. Tel est l'emblème de l'ordre physique & moral. Leur trame est commune : le fil que vous romprez de celui-ci fera rompu pour celui-là. Ils se tiennent essentiellement , sans que tout ce qu'il y a de songes humains puisse les désunir. . . L'ordre physique veut que je vive , par cela seul que je vis ; l'ordre moral veut que vous respectiez les droits de ma personne. Là où l'ordre physique est violé par l'homme , là l'ordre moral est

bleffé ; car le crime suit la misere. Rien d'arbitraire ni pour l'un ni pour l'autre. — Mais , bon & sage Mizrim , les hommes réunis en société , une fois bien instruits de ce que la nature exige d'eux pour leur intérêt commun , auraient fort bien pu se passer de rois. — Pas plus que des enfans pourroient se passer de peres ; car quelque instruits qu'ils soient , il faut toujours quelqu'un qui veille sur les démarches de tous , qui regle les travaux , qui maintienne l'union , qui les empêche de s'embarasser réciproquement. D'ailleurs , il y a toujours des foux & des méchans , dont il faut défendre les bons & les gens sensés qui n'ont pas trop de leur tems pour leurs affaires. Le pere & le roi veillent sur le maintien , sur la protection de l'ordre intérieur , & sont le centre commun des intérêts réunis. On leur doit respect & obéissance , en échange de la protection & instruction qui constituent ce qu'on appelle autorité humaine

*Factions contre Mizrim.*

ON peut aisément imaginer ce qui devoit se passer au palais tandis que Mizrim endoctrinoit le grand roi : les petits ministres

se démenoit dans leurs départemens, & s'efforçoient d'éloigner le sage; car c'étoit une grande peine pour eux de n'avoir plus rien à régler. . . . Pour commencer la petite guerre, ils eurent recours aux pointes, aux sarcasmes; enfin ils se permirent de le peindre comme un homme à système, qui n'entendoit rien aux affaires, & qui vouloit que tout allât de soi-même, sans édits & sans ordonnances. Il ne falloit rien moins que le bon esprit du roi pour ne pas se laisser surprendre à ces petites manœuvres: on assure même que le monarque daigna en avertir son ministre, & que tous deux rirent beaucoup des intrigues du palais. Il étoit à craindre cependant que la reine, facile à prévenir sous le prétexte du bien, ne se laissât gagner par l'une de ces factions. Cette princesse à la fois l'idole du roi & de la nation, joignoit un cœur excellent aux charmes de la figure & de la jeunesse: elle étoit eût encore la plus aimable de toutes les femmes, si le ciel l'eût placée dans une condition obscure. Mizrim, dont le caractère s'élevoit toujours au-dessus des petites finesses & des intrigues mystérieuses, alla tout sim-

plement demander une audience à la reine. Là, après lui avoir dit un mot de ceux dont il falloit qu'elle se méfiât, il lui expliqua si clairement les principes d'administration, & lui peignit avec tant d'énergie le bonheur qui naîtroit pour la nation de la fidélité du roi à les suivre, que la reine enchantée de l'entendre, promit d'employer tous ses avantages pour soutenir les bonnes dispositions du monarque, & tint parole. Les intrigans, forcés de renoncer à l'espoir de rien avancer sérieusement, prirent le parti de revenir aux mauvaises plaisanteries. Le roi se fâcha, & dit très-clairement qu'il en puniroit les auteurs: ce qui fit rentrer tout dans l'ordre accoutumé; car on savoit que le roi tenoit très-exactement sa parole. On ne parla donc plus indécemment de l'administration ni de Mizrim: les plaisans ne s'occupèrent plus que de l'opéra, des présentations & des intrigues des dames de la cour.



*Des gens de lettres, de leurs ouvrages & de la liberté d'écrire.*

Tout le monde avoit alors de l'esprit en Egypte & faisoit des livres. Le nombre des auteurs égaloit au moins celui des lecteurs. On n'accordoit qu'avec peine le titre d'homme instruit à celui qui n'auroit pas composé un ouvrage & qui n'auroit pas été de quelqu'académie. Il faut avouer que ces corps s'étoient tellement multipliés, qu'il eût été bien difficile de ne pas trouver le moyen de s'associer à l'un d'eux, & à peu de frais. Il n'étoit pas de si petite ville qui n'eût son tribunal de lettrés, à l'exemple de la capitale. Ces établissemens n'étoient pas sans inconvénient; car ils détournoient du soin de leurs professions & de leurs affaires domestiques beaucoup d'habitans des provinces, sans aucun avantage réel pour les sciences & les arts. Le ministre donna très-peu d'encouragement à ces associations, & réserva les récompenses & les éloges pour ceux qui se distinguèrent par un mérite bien universellement reconnu. Il eut grand soin aussi de diminuer le nombre des journaux qui ne servoient guere que de champ de

bataille aux querelles des lettrés, & d'aliment à l'oïveté. Il en conserva quelques-uns, dont l'objet pouvoit être, ou devenir utile; & cela se réduisit à trois ou quatre au plus, dans lesquels on rendoit compte, avec une extrême modération, des ouvrages nouveaux, des découvertes utiles dans les sciences & les arts.

On accorda à tout citoyen la liberté d'écrire, même sur l'administration, pourvu qu'il le fît décemment & sans injure, & en plaçant son nom à la tête de l'ouvrage. L'auteur d'un livre anonyme, quel qu'il fût, étoit puni pour cela seul. Avec cet arrangement on termina les longs débats entre les auteurs & les censeurs royaux, & les mauvais livres ne furent plus si communs.

Les gens de lettres devinrent plus doux, & sur-tout plus modestes; ils s'occupèrent solidement des moyens de se rendre utiles, & la vraie considération fut le prix de leurs travaux.





*Grand sujet de guerre.*

Tout étoit fort tranquille dans l'intérieur, les poètes ne faisoient plus que des madrigaux pour les dames, les philosophes modéroient leurs systêmes, les prêtres faisoient l'office tout simplement; les grands alloient à l'opéra, & le sage continuoit ses conférences avec le roi, lorsqu'on reçut la nouvelle que, sans aucune déclaration de guerre, ni sujet de mécontentement, les Phéniciens avoient pris deux ou trois vaisseaux marchands Egyptiens... L'affaire fut sur-le-champ portée au conseil, dont la plus grande partie opina pour la guerre, quelque difficulté que pût opposer le ministre de la marine, qui n'avoit point de vaisseaux; car de tous les tems les Egyptiens avoient en horreur la mer qu'ils appelloient *Typhon*. Le gouvernement n'avoit jamais tourné ses vues de ce côté; c'étoient les Phéniciens qui faisoient le commerce de la mer pour les Egyptiens, dont ils alloient porter dans toutes les parties du monde connu, le fin lin & les bleds. Toute la marine de l'état ne consistoit qu'en quelques petits vaisseaux marchands, qui ne

s'éloignoient guere de la côte, & en deux ou trois de ligne, que l'on ne sembloit conserver que par maniere de curiosité, pour n'en pas oublier la forme; désappareillés, & hors d'état de pouvoir être de long-tems mis à la mer. Quoi qu'il en fût, l'avis pour la guerre passa... Mais le roi, avant de dire son dernier mot & d'assigner des fonds pour la construction des vaisseaux & l'établissement d'un corps de marine, ne manqua pas de venir consulter Mizrim, qui ne fut point du tout de l'opinion de guerroyer; & telles furent à peu près ses raisons: Sire, daignez avant tout vous rappeler que vous êtes roi, c'est-à-dire le chef & le pere d'une grande famille que l'on appelle l'Egypte. Il est toujours bon de se souvenir de cela, pour en venir à ce qu'on doit faire. La nouvelle dit que les Phéniciens nous ont pris deux ou trois vaisseaux marchands... Cela n'est pas grand-chose; nous n'en serons pas plus pauvres: je crois qu'il seroit peu raisonnable d'aller, pour un si petit dommage, entreprendre une guerre dont les suites ne peuvent être heureuses, en nous supposant même les plus grands succès... Quant à l'insulte faite

au pavillon Egyptien & au droit des gens, il faut ne point se croire insulté, & regarder cet attentat comme déjà défavoué par le gouvernement Phénicien : ce qui ne manquera pas d'arriver ; car les Phéniciens ont sûrement autre chose à faire que de se battre... Voici en quoi cette guerre tourneroit à notre désavantage, quelque raison que nous ayons. Il est certain qu'il faut beaucoup d'argent pour construire & équiper des vaisseaux ; que d'ailleurs il faut des hommes sûrs & expérimentés, qui aient l'habitude de la mer, tant pour commander que pour obéir ; nous n'en avons point. Voilà ce que votre majesté doit calculer en chef & en bon pere de famille, qui ne peut pas exposer légèrement, ni la fortune, ni la vie de ses enfans... Il ne faut point regretter de n'avoir pas songé à établir une puissante marine : les Egyptiens n'ont pas le loisir de courir les mers ; ils ont assez à faire chez eux ; il faut laisser cette occupation aux gens désœuvrés, à qui la nature a donné un terrain ingrat, & qui ne peuvent sillonner des champs fertiles. Tenons-nous chez nous, sans que la gloriole, la fausse politique & l'entête-

ment nous en fassent sortir... Il ne s'agit que de faire sentir aux Phéniciens qu'ils ont eu tort. Je me charge de leur ouvrir les yeux sur cette fanfaronnade, si votre majesté veut m'honorer assez de sa confiance pour m'envoyer chez eux leur parler un langage qu'ils seront étonnés d'entendre.

Quoiqu'il en coûtât beaucoup au bon roi Osymandias pour se priver de Mizrim pendant les six semaines que devoit durer cette ambassade extraordinaire, il y consentit cependant, & le sage partit, revêtu du caractère d'ambassadeur, avec le pouvoir de faire à son gré la paix ou la guerre. Jamais pouvoir ne fut plus étendu ni mieux confié, comme on le verra dans le chapitre suivant.

#### *Mizrim en Phénicie.*

IL est, je crois, inutile d'observer que tout ce qu'il y avoit d'envieux à la cour (& il y en avoit beaucoup) furent ravis de voir Mizrim se charger d'une commission dont ils espéroient qu'il ne pourroit jamais se tirer avec honneur ; car les Phéniciens passoient pour têtus, & l'étoient en effet. Mizrim partit & arriva en Phénicie.

Il n'avoit pas cet air important , assez ordinaire aux gens chargés d'affaires , qui font toujours peine à voir , en ce qu'ils paroissent constamment étouffer des secrets & des mysteres. Son extérieur étoit simple , ouvert , il avoit l'art d'être discret sans affectation. . . Quoiqu'il parlât peu , on ne voyoit plus rien à dire au-delà de ce qu'il disoit. Après toutes les cérémonies d'usage , le sénat lui assigna le jour où il devoit l'entendre ; & ce jour arrivé , voici comme il parla :

Sénat, Messieurs, le grand roi Osymandias mon maître, qui ne veut régner que par la justice & la paix, a appris avec douleur que des vaisseaux portant pavillon Phénicien avoient pris quelques bâtimens marchands Egyptiens. Il a été moins affligé de la perte de ces bâtimens que de la nécessité où le met cette attaque imprévue de réparer le tort fait à ses sujets, à qui il doit justice & protection. Il m'a envoyé vers vous, messieurs, bien persuadé que le sénat désapprouvera une hostilité qui ne peut sûrement avoir eu d'autre principe que la cupidité de quelques particuliers. En effet, on ne peut concevoir que cet auguste sénat,

trop

trop juste pour violer le droit des gens, & trop éclairé pour ne pas pressentir les suites dangereuses d'une attaque sans motif, ait pu donner son consentement à une action qui ne peut être regardée que comme une piraterie. Les Phéniciens n'ignorent pas que la guerre n'est utile à personne, & que tôt ou tard il faut finir comme on auroit dû commencer, c'est-à-dire par faire ses affaires, chacun de son côté, sans perdre le tems à courir les uns après les autres pour s'estropier & se ruiner. Les Egyptiens ont beaucoup de besogne chez eux, & n'ont pas trop de bras pour cultiver : leurs magasins sont remplis de marchandises & de denrées de toutes les especes, qui attendent des vaisseaux Phéniciens. . . Il n'y a pas de tems à perdre, & je pense que l'auguste sénat trouvera plus avantageux de donner des ordres pour augmenter la flotte marchande qui doit venir prendre son chargement dans nos ports, que d'équiper des vaisseaux de guerre, qui ne leur rapporteroient au retour, après de fortes dépenses, que des malades & des estropiés. . . Les Phéniciens n'ont pas à craindre que nous leur disputions l'empire des

mers : nous trouvons plus commode de les prier de se charger du transport de nos denrées , comme ils ont toujours fait ; car , je le répète , nous avons beaucoup à travailler chez nous . . . Quelle réponse pourrai-je rapporter au grand roi Osymandias mon maître ?

Le sénat , tout d'une voix , défavoua la prise des vaisseaux marchands Egyptiens , que l'on rendit , chargea Mizrim d'un rescrit plein d'excuses pour le roi , au nom de la nation , & renouvela avec solennité le traité d'alliance & de commerce fait avec l'Egypte. Telle fut l'issue de la négociation du sage . . . Le roi profita de ce succès pour exécuter ce qu'il avoit projeté depuis longtemps ; il éleva Mizrim au rang de la classe des nobles , & de là le fit asseoir dans le conseil , quoiqu'il en coutât à sa modestie . . . Mais il y avoit tant de mal à empêcher & tant de bien à faire dans le gouvernement , que , par amour pour la patrie & par reconnaissance pour les bontés du roi , il consentit à ce qu'on exigea de lui.

*Mizrim dans le conseil.*

LE jour précisément où Mizrim entra dans le conseil , on y proposa une grande question sur l'établissement d'un nouvel impôt , dont on se promettoit des merveilles. Il paroissoit qu'on n'y trouvoit d'autres difficultés que celle de le faire enregistrer dans les cours souveraines , qui ne manquoient jamais de saisir ces occasions de se faire valoir auprès du peuple , par le refus d'enregistrement ; & déjà il ne s'agissoit plus que de trouver les moyens les plus sûrs & les plus prompts de les contraindre . . . Mizrim les laissa dire. Quand on lui demanda son avis , il refusa de le donner , sous le prétexte de l'ignorance où il étoit & de la nature de l'impôt qu'on proposoit , & des ressources du gouvernement. Il demanda du tems. L'affaire ne passa point , eu égard à ce que le roi ne vouloit rien décider que Mizrim n'eût dit son mot . . . Ainsi finit le conseil , au sortir duquel le sage passa chez Osymandias & lui dit : Sire , tous ces messieurs croient que , pour établir un impôt , il suffit de dire aux gens , payez ; mais ils se trompent , en ce que ce n'est pas

à eux qu'il faut le dire, mais à la terre ; parce que c'est elle qui paie tout le monde. — Je ne vous entends pas, Mizrim. — Daigne votre majesté m'écouter, & je crois qu'alors elle pourra très-facilement juger de la nature de l'impôt que l'on propose, & de tout autre qu'il plaira à ces Messieurs de l'administration d'imaginer.

*De l'impôt.*

SIRE, l'impôt quelconque n'est & ne peut être que la rétribution annuelle que le sujet fait au souverain, pour l'entretien, l'intérêt & le renouvellement des avances de la souveraineté. Que votre majesté veuille bien se rappeler constamment que la famille est toujours l'emblème d'un grand empire ou d'un état agricole ; car il n'est que celui-là qui puisse s'étendre & devenir un grand empire. . . Quand la moisson arrive, chacun vient en prendre sa part, selon la mesure de son travail, l'application de ce travail à la culture, & ses effets ; ce qui fait que tous, de droit naturel, sont copropriétaires, c'est-à-dire ont prétention à la propriété des fruits de la récolte, chacun selon sa mise. — Celui qui a labouré

le champ & celui qui l'ensemence, celui qui bâtit les granges, qui a soin des bestiaux, qui prépare le dîner des cultivateurs, qui forme le tissu de leurs habits & qui les façonne ; celui qui fait leurs commissions & écarte des fruits les brigands : tous ces gens ont un droit égal à la récolte, parce qu'ils ont tous concouru à la reproduction, par leurs soins & leurs travaux : il est donc juste qu'ils en aient leur part, &, comme il est aisé de le voir dès ce premier aperçu, c'est la terre qui les nourrit & les soudoie. . .

Le souverain vient, comme les autres, demander sa portion de la moisson, parce que c'est lui qui a gardé les cultivateurs pendant leur occupation ; c'est lui encore qui a conservé leurs fruits ; c'est lui qui s'est chargé d'ouvrir les canaux & les chemins qui rendent le transport des denrées plus libre, qui en accélère ainsi la vente, la consommation & conséquemment la reproduction : or, c'est cette part qu'on lui donne que l'on appelle l'impôt ; d'où il suit que c'est sur la terre directement qu'il doit être pris, & non sur les personnes ou l'industrie : ce qui revient au même, car l'industrie n'est que l'exercice des facultés de la personne. . .

Tout homme naît libre, & ne doit rien pour son droit de vivre, & de vivre de telle ou telle manière, parce que c'est un droit antérieur à toute société, qu'il ne tient que de la nature, & que la société doit respecter & étendre, loin de l'enfreindre ou de le resserrer : d'ailleurs il est évident qu'il n'y a que ce qui produit directement qui doit payer ; ainsi c'est à la terre que la nature dit de s'adresser pour son paiement, par la raison qu'il n'y a qu'elle qui produise...

Tout impôt pris sur l'industrie ou les personnes est donc à la fois injuste, nuisible & absurde ; injuste, en ce que la personne d'un homme ne doit rien à la personne d'un autre homme, à moins que celui-là ne se charge de vivre pour lui ; nuisible, en ce que par la lésion de ce droit premier, droit que l'homme tient de la nature, vous le gênez dans l'exercice & le développement de ses facultés ; absurde, en ce que de quelque manière que vous tourniez votre impôt, & quelque puissant que vous soyez, ce fera toujours, malgré vous, la terre, & non la personne, qui paiera...

Développons ces principes ; quelques exemples les rendront plus clairs & plus frappans. Je choisis l'espece d'impôt établi sur cette partie de l'industrie qu'on appelle commerce. Un négociant est un homme qui ne s'occupe pas directement du soin de la reproduction, mais qui l'aide par son industrie. Il va chercher les denrées d'une contrée quelconque, pour les reporter dans une autre région, & reporte à la première, en échange, d'autres denrées, ou de l'argent qui en est la représentation. Le commerçant est très-utile, en ce que les cultivateurs ne sont point détournés de leurs travaux, par les soins qu'exigeroient les voyages & les transports, s'il falloit qu'ils allassent eux-mêmes négocier l'excédant de leur récolte ; il y auroit de plus pour eux une perte de tems considérable, qui retomberoit sur la culture en dommage irréparable ; car le tems est la seule chose qu'il ne soit pas accordé à l'homme de pouvoir réparer...

Voyons quels peuvent être les effets de l'impôt ou taxe quelconque assignée sur l'industrie de ce négociant. Il est très-sûr qu'il achetera les productions ou matières

premieres, en raison de la taxe imposée ; & que cela tourne d'abord évidemment au désavantage du territoire, dont les productions seront achetées à une valeur moindre, en raison de l'impôt ; de plus il les vendra plus cher à d'autres cultivateurs : ainsi des deux côtés il y aura lésion ; pour le premier en vendant moins, pour le second en achetant plus cher ; & dans la vérité du fait, cet impôt que vous aurez cru placer sur l'industrie, retombera sur le territoire, que vous épuiserez injustement, en lui prenant le double & le triple de ce qu'il doit payer : ce qui, en peu de tems, fera des landes & des déserts des campagnes les plus fertiles ; premier effet nuisible de cet impôt.

— Mais je n'ai jamais rien vu de plus clair que ce principe : comment mon conseil & mes ministres ont-ils fermé les yeux à cette vérité ?... Continuez, cher Mizrim,

— Il est donc évident, Sire, que, de quelque nature que soit l'impôt que votre majesté établit sur l'industrie quelconque, ce n'est pas elle qui le paie.

— Par Menès ! il faudroit être fou pour nier cela.

— Il n'est pas moins évident, puisque c'est la terre qui paie, que c'est elle qui produit, qu'il vaut infiniment mieux aller droit au champ y prendre sa part, au lieu d'attendre les gens au passage pour fouiller dans leurs poches, écorner la portion de chacun, lui faire perdre son tems, & le disposer à la ruse & à la fourberie, en le mettant dans la nécessité de chercher tous les moyens possibles d'échapper à la vexation...

Le souverain est celui que la nature a établi le chef de la société, pour assurer la liberté de chacun des membres de cette société, laquelle liberté, comme nous l'avons vu, n'est que le droit d'user, à son gré & en tout sens, de sa personne & de ce qu'il a acquis, tant qu'il ne nuit pas aux autres. Le souverain est encore établi pour ouvrir & tenir libres toutes les communications dans le territoire de cette même société, parce que c'est de la liberté, sûreté & commodité des communications que dépend la facilité des échanges, de la consommation, & conséquemment de la reproduction : il doit donc veiller sur ce que tous les chemins & canaux soient bien ou-

verts, sûrs, commodes & entretenus; il doit donc les débarrasser des brigands audedans, & les garantir des insultes des ennemis du dehors : voilà sa charge devant la nature. . . .

Que sera - ce donc s'il fait le contraire, si, par exemple, il ferme tous les chemins de barrières, à chacune desquelles il faudra dire ses affaires à tout le monde, ouvrir ses valises, déclarer d'où l'on vient, où l'on va, & payer pour avoir le droit de passer, selon l'espece de ses denrées, &c. ?

Voyez que de vexations subalternes doivent naître de ce triste arrangement, que de querelles, & quelle perte de tems. Peut-on reconnoître, aux traits d'une telle administration, la souveraineté tutrice & protectrice de la liberté de tous ? Daigne votre majesté considérer combien alors il faudra soudoyer d'espions, de portiers, d'alguasils, pour fouiller les passans, malgré eux, s'ils sont de mauvaise humeur. Que de gens pour écrire & tirer registre des fouilles & procès ! Que de tribunaux pour les juger !

Voilà les sujets en état continuel de guerre intestine; les voilà divisés en deux

partis, l'un de commis de douane, l'autre de contrebandiers. . . Voyez la perte de l'argent mal employé à folder des gens dont le travail ne tend qu'à la destruction. Que de tems perdu à fouiller & à l'être ! La circulation des échanges s'arrête, la consommation languit, les fonds reviennent lentement à la terre; la reproduction s'affoiblit, le cultivateur dégoûté sillonne à regret le champ qui ne fourit plus à ses travaux. Le négociant s'ennuie, & craint à chaque instant un procès qui compromet sa fortune & sa personne. Tout dépérit, parce que la terre nourricière de tous, ne rend qu'en raison de ce qu'on lui donne, & à tems. La population décroît, parce que c'est l'abondance qui fait sa mesure. Tous les vices viennent à la suite de la misere, & achevent ce qu'elle a commencé. Ainsi la société se divise, s'affoiblit, s'éteint, ou devient la proie du premier brigand armé qui vient planter un pieu sur son territoire, en disant, cela est à moi. . .

Tels sont, Sire, les tristes effets du désordre de l'impôt. — Ah, mon Dieu ! Mizrim, vous me faites trembler ! — Mais cet affreux tableau est celui de l'Égypte.



— Ah ! je vais retrouver ces messieurs, faire assembler un conseil extraordinaire, & réviser le bail des fermiers généraux. . . . Bon Mizrim, je croyois faire des merveilles quand j'établissois un impôt, ou quand je faisois un règlement : je le vois clairement ; il faut que je renonce à cette manie - là. . . Allons, Mizrim, rendre à mes pauvres Egyptiens la liberté de passer sans payer par - tout où ils voudront.

— Sire, on ne peut procéder à cette opération aussi promptement que le desire votre majesté ; il faut du tems pour réparer le désordre ; rien ne se fait par sauts que le mal. D'ailleurs, il y auroit de l'injustice à dépouiller de leur état, des gens qui ne s'attendent à rien, & dont les arrangemens sont conséquens à leurs revenus, bien ou mal acquis ; car c'est en vertu d'une convention quelconque qu'ils jouissent : il faut leur laisser le tems de se pourvoir d'une autre maniere, & leur en faciliter les moyens. . . Mais ce que nous pouvons faire en attendant, & ce qui apportera un grand soulagement à la nation, c'est, si votre majesté daigne y consentir. . . — Parlez, Mizrim, je consens à tout. — C'est de dimi-

nuer toutes les dépenses onéreuses de votre maison ; c'est de commencer par donner à la nation l'exemple de l'ordre. — Volontiers, cher Mizrim. — Nous ferons le plus tôt possible ce travail ; nous tâcherons de trouver ainsi des fonds pour rembourser ces gens, & nous mettre en droit de leur dire : Messieurs, prenez un autre parti. De là, nous arriverons peu à peu, & sans lésion, au rapprochement de l'ordre auguste de la nature, selon lequel votre majesté me paroît desirer de régner.

*Réforme dans la maison royale.*

IL y avoit de quoi former le cortège & la maison de six rois puissans dans le nombre des inutiles qui remplissoient le palais du bon roi Osymandias ; c'étoient des officiers de toutes les especes, avec des titres tous plus ridicules les uns que les autres, & des appointemens pour des besognes prétendues, dont il n'existoit que le nom. La plupart n'y venoient que pour piller ; c'étoit ce qu'ils appelloient faire leur quartier, depuis les plus grands officiers de la couronne jusqu'à la nombreuse cohue des marmitons affamés, qui ne vivoient que

de rapines dans les souterrains du palais.

Mizrim , muni du pouvoir le plus étendu pour réformer les abus , commença par se faire représenter les dépenses de la bouche. Il fut étonné , comme bien l'on pense , des miriades de tables , sur la plupart desquelles on ne servoit rien ; il le fut davantage quand il apprit que la plupart des pourvoyeurs n'avoient pas été payés depuis un grand nombre d'années ; que quelques-uns avoient continué de fournir , mais à un prix exorbitant , dans lequel ils faisoient entrer , avec une sorte de justice , les intérêts & arrérages de leur créance , dont ils savoient bien qu'on ne leur tiendroit nul compte....

Mizrim prit des arrangemens avec tous ces gens , arrêta leurs mémoires , & leur défendit de fournir. Cette première opération faite , il réforma les officiers , contrôleurs , receveurs , chefs de cuisine de toutes ces prétendues tables , en ne laissant subsister que celles qui étoient indispensablement nécessaires au service & à la décence du palais , & ne conserva pour ces tables que le nombre de gens qui ne devoient plus travailler par quartier , mais

bien toute l'année. Quoi qu'il en fût de la dignité de leurs fonctions , les marmitons royaux firent un train affreux , & délogerent.

Des cuisines Mizrim passa aux écuries , où il ne laissa tout au plus qu'un tiers des chevaux qui les remplissoient , quantité plus que suffisante encore pour le service ; il régla les mémoires des fournisseurs de foin & d'avoine , & reprit une partie de ce qui leur étoit dû sur MM. les contrôleurs , receveurs & administrateurs qui , éclairés de près , eurent grand-peur de pis. Comme le roi , depuis le tems qu'il écoutoit la philosophie de Mizrim , avoit presque perdu le goût de la chasse , le sage ne lui avoit laissé qu'un petit équipage de chaque espèce , dans le cas où la fantaisie lui en reviendrait. Les cuisines & les écuries bien balayées , Mizrim se trouva des fonds assez considérables pour rembourser & payer les dettes contractées par la mauvaise administration ; ce qui combla de joie le bon roi Osymandias , qui ne demandoit pas mieux que de payer , quand il avoit de l'argent. Il y avoit encore une grande réforme à faire dans la soldatesque du palais , & dans

le nombre infini d'estafiers de toutes les couleurs qui en remplissoient les avenues, les portes & les galeries, sans compter la valetaille de l'intérieur : mais il falloit attendre ; car pour les premiers il étoit nécessaire de faire un travail avec le ministre de la guerre ; & pour les autres, il paroiffoit indispensable de ménager les chefs qui, pour la plupart, étoient des grands de la première classe.

*Réforme dans le militaire du palais.*

Les différentes troupes dorées qui composaient le militaire du palais étoient formées pour la plupart de la jeune noblesse Egyptienne, ce qui rendoit très-difficile l'opération que projetoit Mizrim. Cependant il alla trouver tout simplement le ministre de la guerre, homme un peu entêté, mais ami du bien, & lui dit : Monsieur, si l'on en excepte les Gardes de sa majesté & quelques compagnies des Hoquetons qui sont nécessaires à la police intérieure du palais, je ne vois guere de quelle utilité peuvent être deux ou trois corps fort lestes & fort brillans à la vérité ; qui, quoique peu nombreux, coûtent très-cher à entretenir...

entretenir. . . Excepté deux ou trois courses qu'ils font par an devant les carrosses de sa majesté, il me semble qu'ils n'ont du reste d'autre service que celui de faire enrager les filles de l'opéra de Memphis, & de militer contre les bourgeois : ce qui ne remplit nullement la destination des troupes quelconques, entretenues pour la défense de l'état. Mon avis seroit donc, sauf le vôtre, de réformer ces Messieurs, & d'employer ce qu'ils coûtent à lever ou à compléter de bons régimens Egyptiens, bien solides, qui ne feront pas leur service pour la forme. . . Qu'en pensez-vous ? — Mais tous les nobles vont crier, répond le ministre. — Pas tant que vous le pensez. La plupart des gens sensés de l'ordre des nobles redoutent pour leurs enfans l'éducation de ces corps indisciplinés. — Eh bien, si le roi y consent, je suis de votre avis. Le roi à peine consulté, confirma de son autorité le projet de Mizrim & du ministre, & les troupes dorées furent congédiées.



*Réforme totale dans le militaire.*

MIZRIM profita de cette occasion pour engager dans une conférence le ministre de la guerre, qui paroissoit avoir confiance en lui, quoique dans les commencemens il eût été son ennemi comme les autres. Il profita, dis-je, de cette occasion pour lui faire agréer un plan de réforme plus vaste.

La plus grande partie des troupes de sa majesté Egyptienne étoit formée, pour les soldats, de tout ce qu'on pouvoit enrôler de mauvais sujets dans les rues de Memphis & des autres grandes villes d'Egypte; gens absolument désœuvrés, ou occupés à mal faire, lâches & cruels tour-à-tour, selon qu'ils étoient plus forts ou plus foibles, & à qui il n'avoit jamais passé par la tête de songer qu'il y eût au monde une patrie à défendre & à protéger. Ces soldats étoient donc autant de machines que l'on montoit bien ou mal, que l'on rangeoit sur la même ligne, que l'on faisoit tourner à droite & à gauche; après quoi ils s'ennuyoient & s'en alloient. Quelques châtimens dont on usât pour en faire des héros, tels que l'esclavage, les coups, &

même la perte de la vie, il s'enfuiroit très-naturellement qu'il étoit très-peu d'Egyptiens honnêtes qui ne regardassent le métier de soldat comme le dernier de tous, & qui consentissent à s'enrôler. On avoit beau leur dire que c'étoit là le chemin de la gloire; ils n'en croyoient rien, eu égard à ce qu'ils voyoient ce chemin rempli de gens de fort mauvaise compagnie. Quand un pere avoit un fils incorrigible, il le menaçoit de le faire *engager*. Souvent on recrutoit ces héros dans les prisons: il sembloit même que le gouvernement, d'accord avec l'opinion, eût pris à tâche d'avilir cette profession. L'entrée des palais, promenades publiques, spectacles, étoit absolument interdite aux soldats, qui alors n'avoient rien de mieux à faire que de se comporter en gens avilis & méprisés. . .

Mizrim, plein de ces réflexions, alla donc trouver le ministre, & lui dit: Monsieur, vos bureaux regorgent de projets de manœuvres: je suis fort étonné de ce que, jusqu'à présent, personne ne se soit encore avisé d'en donner un sur les moyens de faire que les troupes se comportent bravement en tems de guerre, & décemment

en tems de paix. On a donné beaucoup de plans pour prendre & punir les déserteurs, ou pour prévenir la désertion par la force, & il n'y en a pas un seul qui tende à bien persuader aux soldats qu'il n'est jamais de leur intérêt d'abandonner leurs drapeaux, même dans le cas où ils seroient sûrs de n'être ni arrêtés, ni punis. Il me semble cependant que cela ne seroit pas bien difficile à imaginer & à exécuter. — Et comment, dit le ministre, qui n'avoit jamais songé qu'à faire des ordonnances sur le nombre des boutons, & sur la maniere de pirouetter? — Ah! monsieur, répondit Mizrim, avec un principe tout simple que voici: c'est que les hommes, soldats ou autres, ne peuvent bien se mener que par l'intérêt & l'opinion; par l'intérêt, en leur rendant leur métier assez bon & agréable pour qu'ils ne soient pas tentés de le quitter, s'ils ne trouvent l'occasion d'en prendre un meilleur; par l'opinion, en y attachant assez de considération pour qu'ils en soient glorieux. Ainsi donc, pour avoir des soldats braves, honnêtes, & en grand nombre, il faut, en suivant ce principe, les attirer & les conserver par l'intérêt & l'opi-

nion, & rendre cette profession aussi recommandable qu'une autre; c'est-à-dire, qu'il est essentiel qu'un soldat soit bien nourri, bien vêtu; qu'il puisse même, avec un peu d'économie, se faire un petit pécule sur sa paie; que, dans le cas où il seroit malade, ou mis hors d'état de servir par ses blessures, il fût assuré d'être soigné, secouru avec l'attention la plus scrupuleuse; que le tems de son service écoulé, s'il ne vouloit pas prendre un autre engagement, il reçût en gratification une somme suffisante pour faire les fonds d'un établissement à son gré dans la société, sous la condition d'en remettre le tiers dans le tems qu'il choisiroit pour le rendre; que son service lui fût compté pour l'état qu'il prendroit, & le dispensât par un privilege personnel des formes auxquelles les autres seroient assujettis. Quant à l'opinion, il faudroit que tout homme revêtu de l'habit de soldat, loin d'être repoussé, fût au contraire admis dans tous les palais & promenades, même dans les lieux dont l'entrée seroit refusée aux autres; que tout citoyen se crût honoré de se montrer avec eux; que leur présence inspirât la confiance & le respect; qu'ils fussent con-

tinuellement distingués par des égards ; que leurs officiers leur parlassent avec fermeté & décence ; qu'ils se crussent honorés d'être employés à tout service public ; mais qu'on ne leur permît jamais de louer leurs travaux à des particuliers , & d'exercer une autre profession que celle de soldat ; que , retirés du service , ils eussent , selon le tems qu'ils y feroient restés , une marque distinctive à laquelle on pût les reconnoître , & qu'ils pussent jouir , quelque état qu'ils embrassassent , de tous les privileges de considération publique & particuliere , attachée à leur premiere profession. Ainsi , loin d'être obligé d'aller , par force ou par supercherie , enrôler de mauvais sujets malgré eux , vous auriez de quoi choisir sur le nombre de ceux qui se présenteroient pour partager l'honneur d'être enrégimentés , & vous auriez véritablement des soldats au lieu d'esclaves.

Quant aux punitions des fautes contre la discipline , qui feroient très-rares sûrement , parce que les fautes feroient rares , une réprimande sévère à la tête de la compagnie suffiroit pour les premieres fois ; en cas de récidives , ce qui marqueroit un

défaut véritable d'attachement à son état , & d'honneur , loin de retenir les délinquans malgré eux , & de perdre beaucoup de tems & d'argent à courir après quand ils se sont échappés , il faudroit les chasser ignominieusement , & tenir la main à ce qu'un homme ainsi chassé ne trouvât de considération nulle part : ce qui feroit très-facile ; car les choses établies de cette façon , & les citoyens bien persuadés qu'un homme qui n'auroit pas eu assez de sentiment pour être jugé digne du nom de soldat , n'est bon à rien , la misere & le rebut continuel de toutes les classes de la société feroient d'un exemple terrible , & plus propre à contenir dans le devoir , que les châtimens les plus cruels qui , sans excepter même celui de la mort , ne sont tous que l'affaire du moment & de l'opinion. Les peres , loin de menacer leurs enfans de les faire enrôler , viendroient les offrir ; & les enfans se comporteroient de maniere à n'être pas refusés. Voilà les moyens de donner de la considération à cet état : considération qui ne feroit que s'accroître , par l'attention avec laquelle ceux que l'on en jugeroit dignes s'efforceroient de la mériter.

L'homme n'est tel & tel que par l'idée qu'il voit les autres prendre de lui; c'est alors que la profession des armes seroit la vraie route de la gloire, & que le soldat ne se regarderoit plus comme un vil stipendié, mais comme un citoyen choisi parmi beaucoup d'autres, pour être admis à l'honneur de défendre & de protéger sa patrie.

Mais dans quelle classe choisiriez-vous vos soldats, reprit le ministre? — Dans celle des artisans, dont les professions ne sont pas d'une utilité immédiate; & toujours en suivant ce principe, je n'arriverois qu'à l'extrémité à la classe des cultivateurs. Je tâcherois, autant que cela seroit possible, de les former de bonne heure aux différens exercices qui fortifient le soldat & lui inspirent de la confiance. Pour cela je voudrois que chaque corps eût, selon sa composition & son nombre, une quantité de jeunes gens, dont l'éducation seroit confiée à des hommes pris dans le corps même, intelligens, honnêtes, qui leur fissent contracter l'habitude des bonnes mœurs & du respect pour la discipline. Je voudrois que, pour les exercices du corps, on leur apprît à nager, à se servir de leurs armes avec

justesse, & séparément, & à ne pas compter sur leurs voisins de droite & de gauche; qu'on les accoutumât encore à porter des fardeaux, à faire des marches forcées. Je pense qu'avec ces principes vous auriez des soldats aussi vigoureux que braves, capables de supporter les fatigues de la guerre & d'en mépriser les dangers. Voyez quelques-unes de nos troupes d'élite; elles ne diffèrent des autres que par l'opinion qu'on a su leur inspirer d'elles-mêmes, & par l'intérêt qu'on a attaché, comme motif, en augmentant leur solde, &c.

Jetez un coup-d'œil sur nos Gardes Egyptiennes, qui étoient autrefois la plus mauvaise compagnie de Memphis; voyez comme on est parvenu à les changer, en leur inspirant de l'honneur & de la confiance. Soyez bien assuré, monsieur, qu'avec ces précautions, un peu d'instruction & de la patience, vous ferez en tous tems & de tous les hommes ce que vous voudrez. Je suis absolument de votre avis, reprit le ministre, qui jusques là avoit écouté avec toute l'attention dont il étoit capable; je vais sur-le-champ me rendre auprès du roi, & le supplier de trouver bon que je fasse

une très - grande ordonnance pour exécuter un plan aussi bien rédigé. Non, monsieur, répondit Mizrim, il ne faut point encore d'ordonnance; elle seroit inutile, en ce qu'il seroit impossible pour le moment de s'y conformer. La considération s'acquiert; mais elle ne s'ordonne pas. Il faut peu à peu laisser les corps se purger des mauvais sujets, & avoir soin de recommander aux chefs de les composer avec attention, quant aux nouveaux qu'ils enrôleront. Il faut laisser à l'administration des finances le loisir de faire ses arrangemens de manière que vous ayez de quoi bien payer tout le monde; alors vous ferez des ordonnances, ou vous n'en ferez pas, & tout ira également bien. . . Le ministre de la guerre, au sortir de cette conférence, passa chez le monarque qui approuva tout, & qui pria Mizrim de vouloir bien continuer de dire son avis à tous les ministres des départemens, ce qu'il promit & exécuta.



*Mizrim en conférence avec le chef de la justice.*

IL y avoit beaucoup de tribunaux en Egypte, tous chargés de rendre la justice aux peuples, mais très - compliqués par le nombre de leurs ressorts, souvent en dispute sur leur compétence, & ayant à leur tête un chef représentant direct de l'autorité royale, dont je ne puis désigner la charge dans notre langue que par l'expression de chancelier. Ce fut à ce chef que Mizrim demanda une longue audience; il l'obtint & lui dit: Monseigneur, c'est avec raison que l'on dit dans nos écoles de droit que la justice est la volonté *constante & perpétuelle de rendre à chacun ce qui lui appartient*. Il semble, d'après cette définition; que la loi quelconque pour le fond & pour la forme ne doit avoir d'autre but que de bien discerner où est le droit de chacun, & de le protéger le plus promptement possible. Comment se fait-il donc que rien n'est si difficile dans notre législation que de saisir ces droits si simples & si clairs? Je crois qu'il faut attribuer ce défaut à la multitude presque innombrable



de nos loix, que nous avons presqu'arbitrairement accumulées les unes sur les autres, tout autant de fois qu'il s'est présenté des cas imprévus; il ne faut pas moins attribuer ce défaut à la barbarie & à la lenteur des formes, à toutes les prohibitions, empêchemens de toute nature, privileges exclusifs & autres embarras de l'administration. . . C'est une grande & pénible œuvre que celle de débrouiller le chaos d'une législation aussi ancienne & aussi compliquée, & de donner une nouvelle forme à l'exercice de la justice chez une grande nation. Quelqu'avantageuse que puisse être cette innovation, & quelque vicieuse que soit au contraire la forme que l'on entreprend de détruire, il faut le plus grand de tous les efforts & la patience la plus constante pour ramener à l'ordre de la nature, seul principe de tout droit & de toute justice, tant d'esprits égarés par les préjugés de plusieurs siècles, & divisés par de faux intérêts. Cela n'est & ne peut être l'ouvrage d'un moment: aussi, Monseigneur, ne vous parlerai-je que de ce qui peut se faire aujourd'hui pour le soulagement des peuples; & c'est plus une affaire de police que j'entreprends de traiter

avec vous, qu'un objet de législation.

Voyons, répond gravement M. le chancelier. — Monseigneur, il a été, il est & il fera injuste dans tous les tems & dans tous les lieux, d'emprisonner & de regarder comme criminel tout homme qui n'est encore que simple accusé, & de lui faire un supplice qui expose même sa vie, d'une forme que la loi ne peut indiquer que comme cautionnement & assurance de sa personne. Dans le tems où nos prisons ont été bâties, elles suffisoient à la population de nos villes, & peut-être les mœurs valoient-elles mieux; ce qui diminueoit le nombre des coupables. Nos peres, d'ailleurs, qui n'avoient pas plus de tems qu'il ne leur en falloit pour fonder tout ce que nous avons trouvé, ont construit des prisons à la hâte; c'est à nous, qui avons le loisir d'étendre & de réparer, qu'il convient de réformer les abus des tems. Accusés, coupables ou non, tous sont également jetés pêle-mêle dans des cachots infects, sans respect pour l'humanité & la justice, sans autre raison que celle de suivre une routine barbare, parce que cela est plus simple & plus tôt fait. Cependant

il seroit difficile de trouver un siècle où la philosophie ait plus fait entendre les mots d'humanité & de bienfaisance. Quoi qu'il en soit de nos jolis petits livres & de notre exquise sensibilité, nous continuons d'agir comme des barbares; & dans le fait, lorsqu'on ne considère que nos actions, on remarque clairement que nous n'avons rien pris de la civilisation, que l'art de discourir en très-beau style, sur le bien. Monseigneur, il faut donc, pour être juste, d'abord n'emprisonner les gens qu'alors qu'il s'agit de soupçons assez forts pour mettre dans la nécessité de s'assurer de leurs personnes; les séparer, tant qu'ils ne sont point jugés coupables, de ceux qui le sont; il faut qu'ils aient un champ assez vaste dans l'enceinte de leurs tristes murailles, pour respirer un air sain & pur; il faut que ceux qui sont préposés à leur garde aient pour eux les ménagemens dus au malheur & au crime même, & cela sous les peines les plus sévères; il faut encore que l'œil de la plus exacte police éclaire les profits détestables que ces gardiens, plus féroces que les prisonniers les plus criminels, font sans cesse sur les denrées & autres provi-

sions qu'ils forcent d'acheter, & que rien de tout ce qui leur est confié ne soit remis à leur discrétion. Une prison est un asyle où la vertu humiliée attend sa justification, comme le crime y attend sa peine. L'homme de bien & le criminel ne doivent pas y être confondus, & l'humanité veut que l'on traite comme homme de bien celui qui n'est pas jugé.

Mizrim en étoit là, quand le roi vint chez son chancelier, dans l'intention d'entendre la conférence. On la reprit pour sa majesté, qui versa des larmes au récit de tous les maux que la justice faisoit souffrir à ses pauvres Egyptiens, & gronda un peu le chancelier de ne lui en avoir rien dit. Il ne manqua pas de s'excuser sur l'usage de son prédécesseur qui n'en avoit pas dit davantage; mauvaise excuse qui pensa mettre le monarque en colère, sans l'attention qu'eut Mizrim de proposer sur-le-champ un moyen de remédier à ces cruels abus: ce qui valoit infiniment mieux que de quereller sur le passé. . . Ce moyen étoit de s'emparer d'un couvent de moines d'Isis, bâti pour deux cents solitaires au moins, & qui alors n'étoit habité que par

quatre ou cinq. On pria les révérends peres de passer dans un autre ; & le couvent fut destiné, après que Mizrim l'eut fait acheter, ( car il ne vouloit jamais que l'on prît rien, même à des moines, sans payer ) ce couvent, dis-je, fut destiné à être une prison, ou plutôt une maison d'assurance. On renforça un peu les murs & les portes ; du reste les prisonniers se trouverent bien logés. Ils avoient un vaste jardin pour se promener, du lotos à discrétion, & les gardes les traitoient comme des hommes. Beaucoup de maisons publiques, d'anciens palais qui tomboient en ruine, furent réparés & employés au même usage, & les cachots furent réservés aux seuls criminels, pour lesquels la prison devoit être un châ-timent.

Ce ne fut pas à cela seulement que se bornerent les observations que Mizrim proposa au chancelier ; il avoit réfléchi sur les loix pénales, & assez pour bien s'assurer que les peines afflictives étoient souvent injustes & appliquées sans proportion avec les délits ; ce qui lui fournit la matiere d'une autre conférence que voici.

Des

*Des loix pénales.*

IL est bon d'observer avant tout, qu'on pendoit très-communément en Egypte pour assez peu de chose, & que le changement dans quelques circonstances du même crime suffisoit pour infliger la peine de mort. Cela avoit paru plus commode depuis plusieurs siècles, & cela l'étoit en effet ; car on ne peut disconvenir qu'un homme bien pendu ne soit plus aisé à contenir qu'un homme que l'on attache à une chaîne. Mizrim convenoit bien de la commodité de cet arrangement, mais point du tout de sa justice ; il alla donc conférer avec M. le chancelier, & lui dit à peu près ceci : M. le chancelier, nous commencerons, s'il vous plait, cet entretien par la définition de la justice, que j'ai déjà eu l'honneur de vous proposer. *La justice est, comme nous l'avons dit, la volonté constante & perpétuelle de rendre à chacun ce qui lui appartient.* Si pour une faute légère, pour un simple larcin de peu de valeur, j'ôte la vie au coupable, il est clair que je lui ai rendu plus qu'il ne lui appartenoit, & je cesse d'être juste. Il ne suffit pas, pour légitimer ce

G

châtiment extrême , de dire qu'ainsi le veulent l'ordre & la sûreté de la société ; l'ordre & la sûreté de la société veulent avant tout que chacun des membres qui la composent soit traité selon l'esprit de justice qui est la base première de toute société.

La peine de mort, l'extrême des peines que l'homme puisse infliger à l'homme, châtiment au-delà duquel il ne peut plus rien, & du droit duquel tout le monde ne convient pas encore, ne peut & ne doit jamais, ce me semble, avoir lieu que pour les cas extrêmes & rares conséquemment, dans lesquels il soit bien regardé comme nécessaire & propre à inspirer l'horreur du crime, par l'effroi de la peine. Du moment où vous le multipliez, vous en arrêtez l'effet ; car on s'accoutume à voir pendre, comme on s'accoutume à voir toute autre chose ; & la preuve en est qu'il y a des gens très-phlegmatiques & peu faciles à émouvoir, qui volent dans la place de Memphis pour être spectateurs de ces exécrables tragédies. De bonne foi, M. le chancelier, vous serez forcé de convenir qu'en supposant ces loix sanguinaires non existantes, on y regarderoit à deux fois, s'il s'agissoit de les

établir ; que l'on s'efforceroit de combiner une proportion juste entre la peine & le délit, & que l'on ne condamneroit pas le voleur à la mort, pour cela seul qu'il auroit forcé le coffre, n'ayant pas la commodité ni le tems d'en chercher la clef. Vous ne serez pas moins obligé de convenir que la plupart des messieurs que leur fortune & leur état mettent au-dessus du desir de rien voler grossièrement aux autres, lesquels messieurs conséquemment n'ont pas à craindre de courir les risques d'être pendus, pour une distraction, prennent peu d'intérêt à ce qui ne les touche pas de près, & qu'ainsi ils laissent tout bonnement aller les choses selon la routine qu'elles ont prise, sans trop s'inquiéter de ce qui devoit être détruit ou établi ; mais supposé un crime un peu plus à leur portée que ce vol qui n'est guere que le crime du peuple, une loi aussi dangereuse, par exemple, pour le délit de frapper un créancier accablé de famille, qui vient leur demander la rétribution de ses avances, délit qui, en face de la justice divine & humaine, vaut pour le moins celui de rompre le loquet d'une porte pour voler une chlamyde : vous verrez

tous ces messieurs crier à l'injustice, & ne cesser leurs cris qu'alors que la loi barbare sera détruite.

Cela est vrai, reprend M. le chancelier. Oh ! ce n'est pas tout encore, ajouta Mizrim ; indépendamment de l'injustice de ces loix iniques & cruelles, il faut vous démontrer, non-seulement comme au chef de la justice distributive, mais encore comme au chef de la justice administrative, que ces mêmes loix sont d'un danger évident pour la société que vous croyez préserver par elles, & que les hommes peuvent être contenus dans l'ordre à moins de frais & de cruautés. La proportion entre les différens genres de punition une fois bien établie, le coupable y regarde à deux fois pour sauter la barrière qui sépare un crime plus grand d'un crime moindre ; car soyez bien assuré, M. le chancelier, que, bien ou mal, tout le monde fait son calcul, & que les coquins sont sur cela comme les honnêtes gens. Tel qui fait une friponnerie de la petite espèce, s'en tiendrait peut-être à celle-là, s'il n'étoit assuré d'être également pendu pour elle comme pour une plus forte. Alors, pendu pour pendu,

comme il n'a rien de plus à risquer, il fera de son mieux, & même il deviendra homicide & meurtrier, s'il a l'esprit juste & conséquent ; car l'homme qu'il attaque & qu'il tue est de moins pour témoigner contre lui ; & vous voyez clairement qu'il a raison. Dans le cas contraire, c'est-à-dire dans le cas où, pour avoir volé, il ne seroit condamné qu'à une peine proportionnée à la qualité du vol, à l'abus de confiance, à mille autres circonstances enfin qui rendent le délit plus ou moins grave, il est certain qu'il ne s'exposeroit pas à de plus grands dangers que ceux qu'il voudroit courir. Vous auriez moins d'assassins & de meurtriers ; & cela, ce me semble, seroit d'un grand avantage pour la société.

Mais, reprit M. le chancelier, nous aurions plus de voleurs. Non, répond Mizrim, je ne le crois pas, en prenant d'ailleurs les précautions convenables. Je ne prétends pas dire, en abolissant la peine de mort pour le simple vol, de quelques circonstances qu'on le suppose accompagné, qu'il faille pour cela rendre le métier de voleur assez bon pour que les gens soient tentés de le prendre ; non, je voudrois au

contraire que l'avilissement, le travail surtout, fussent la peine constante & toujours renaissante du voleur surpris, & condamné à une chaîne pour un tems, ou pour sa vie; car les voleurs craignent beaucoup le travail, & il n'est point d'homme, quelque dépravé qu'on le suppose, qui brave impunément l'infamie qui renaît tous les jours. Voilà ce que je voudrois établir pour les voleurs bien connus & jugés tels; mais je ne m'en tiendrois pas là, M. le chancelier, je ferois tous mes efforts pour prévenir les mauvaises dispositions de ceux qui pourroient annoncer quelque goût pour le libertinage, l'oisiveté & la débauche, sources à jamais fécondes de tous les vices qui infestent la société. — Et comment feriez-vous? — Oh! ce n'est pas là l'affaire d'un moment, j'aurai l'honneur de vous expliquer cela devant le roi qui veut assister à notre première conférence.



*Moyens de rétablir les mœurs.*

IL s'agit, dit Mizrim, d'indiquer les sources des crimes & de les tarir, autant que nous le pouvons. — Voyons quelles loix vous allez proposer, reprend vivement M. le chancelier, qui brûloit du desir de pérorer devant le grand roi Osymandias. — Quelles loix? Je n'ai point de loix à proposer; je n'ai qu'à supplier sa majesté de vouloir bien faire observer celles que la nature a dictées. Pour les faire observer, il faut les faire connoître; c'est donc vers l'instruction du peuple que doivent se tourner tous nos soins. Le peuple fait bien en général qu'il ne convient pas de voler, & ce qu'il fait mieux encore, c'est qu'on pend ceux qui volent: mais ce qu'il ne fait pas, & ce qu'il ne saura jamais, à moins qu'on ne le lui dise dès l'enfance la plus tendre, c'est qu'il y va de son intérêt de respecter la propriété d'autrui, que le bonheur n'est attaché à rien de tout cet éclat des richesses qui le séduit & le pervertit; qu'il est de toutes les conditions & à la portée de tout le monde; qu'il est attaché par privilege exclusif à la bonne fanté, à

la bonne conscience & au travail ; que le puissant roi Olymandias , devant qui j'ai l'honneur de parler , & son grand-chancelier , ne peuvent être heureux que par ces moyens-là , comme le plus ignoré des laboureurs ou des artisans ; & que du moment où la fièvre , le remords & l'oïfiveté se glissent ensemble ou féparément dans un pauvre individu quelconque , qu'il soit revêtu de la pourpre des rois , de la fimarre des chanceliers , ou de la simple toile de la médiocrité , il est malheureux , & très-malheureux.

Par Hermès ! s'écria le monarque , voilà des vérités bien simples , & qui peuvent fervir aux rois & aux chanceliers tout autant qu'au peuple. Je n'ai jamais , graces au ciel , été tourmenté par ma conscience ; mais j'ai tâté de la fièvre pendant trois mois , & je vous jure qu'il ne m'est jamais arrivé , pour en calmer l'ardeur , de songer que j'étois le roi , que j'avois près de deux cents mille hommes à mes ordres , des palais , de belles femmes , des tableaux , des statues & des diamans fans prix. — Je le crois bien , Sire ; la raison de cela est , comme j'ai eu l'honneur de le faire observer à

votre suprême majesté dans un de nos premiers entretiens , que nous ne jouïffons & ne souffrons que par nous & en nous. Quand on est parvenu à bien se démontrer cette vérité & à s'en persuader , on est fort avancé , & dans la vraie route du bonheur. Il faut , en même tems qu'on l'annonce , faire prendre aux hommes la douce habitude de la modération & du travail. — Et comment cela ? (a) — En contraignant les parens , par une police exacte & sévère , de veiller à l'éducation de leurs enfans , & dans les villes sur-tout ; car c'est de leur sein contagieux que s'élevent toutes les vapeurs infectes qui corrompent l'air pur de nos campagnes. Les grandes villes , qui font le rendez-vous des fortunes , le font aussi de la cupidité , de l'ambition , de l'intrigue , de l'oïfiveté , & de tous les autres vices que ceux-ci font nécessairement naître. Comme l'argent y fait tout & y séduit tout par l'appât des fausses jouïffances qu'il procure , c'est à en acquérir que se bornent tous les vœux , fans distinction aucune entre les moyens. — Le trouble des passions , qui

(a) Ces moyens seront détaillés plus bas.

s'entre-choquent sans cesse , est trop vif pour laisser à la raison le plus court intervalle ; toutes les têtes sont égarées par le délire d'une imagination qui court toujours après le plaisir , sans jamais rencontrer la jouissance ; tous les cœurs sont pervertis par les longues habitudes du vice & de l'oïveté.

L'homme du peuple , à son tour , qui croit que le bonheur est là , & à qui déjà la contagion de l'exemple a fait perdre le goût de l'innocence & de la paix , veut aussi être heureux à sa manière ; & comme le crime d'un moment est mieux payé que ne le seroit la longue journée du travail , il commet le crime & se fait pendre , sans que son châtiment puisse tourner au moins au profit de ceux qu'attend le même sort , vers lequel ils sont nécessairement portés par l'impulsion des mêmes vices. Si votre majesté daignoit se faire représenter les registres criminels de Memphis , elle y verroit que dans cette seule ville il se commet plus de crimes dans le court espace d'un mois , qu'il ne s'en commet dans une province entière dans l'espace d'une année. Les mœurs sont nécessairement mauvaises dans les grandes villes , par cela seul

que la plupart des gens qui s'y rassemblent n'y ont rien à faire. Je saisirai cette occasion , si votre majesté daigne me le permettre , de remonter à l'origine des villes & de leur établissement. Elles ne renfermoient dans leur principe , pour le peuple , que les classes d'artisans , dont l'industrie étoit nécessaire aux habitans de la campagne , & en proportion du territoire qu'elles avoient à fournir de leurs travaux. Quant à l'ordre plus élevé , elles étoient composées des tribunaux indispensables au maintien des loix & de la police de ce même territoire ; elles étoient destinées à servir d'asyle & de retraite aux cultivateurs , en cas d'attaque ; elles étoient pourvues de ce qui devoit servir à leur défense. — Les histrions & les saltimbanques y sont arrivés peu à peu , pour vivre autour de l'industrie qu'ils délassoient , en la corrompant , par le spectacle de leurs farces ; car ces oïfifs ne trouvent rien dans les campagnes , où l'on ne donne à chacun sa portion qu'en raison de sa mise. Quelques-uns des cultivateurs , attirés par la nouveauté , sont venus à la ville , & s'y sont établis , tandis que leurs serviteurs , sous le nom de fermiers , cultivoient leurs



champs & leur en apportoit le revenu. Bientôt ils prirent un langage plus poli & plus étudié, se firent un maintien différent des habitans des campagnes, & devinrent des citadins. Cependant ils s'ennuyoient, car c'est là l'effet de l'oisiveté dans ses commencemens, & ils n'eurent plus assez des jeux & des spectacles pour se divertir. Il fallut bien s'amuser à autre chose; alors par désœuvrement d'abord, ensuite par habitude, ils se firent un passe-tems des vices, & compterent parmi leurs plaisirs celui de séduire l'innocence des filles, de corrompre la probité des hommes, de briser les liens les plus sacrés des familles, d'encourager, aux dépens des arts utiles, les faiseurs de bijoux de tous les genres, & acheverent de perdre de vue la terre qui les portoit, l'innocence & le bonheur de leur vie première. Ce désordre une fois commencé, rien ne put en arrêter les progrès, & toutes les mauvaises têtes se tournerent. Dans cette foule d'intrigans, dans ce choc de passions toujours contraires, dans ces vicissitudes des fortunes tour-à-tour ruinées & acquises, dans ce reflux continuel d'opulence & de misère,

les grands crimes ne tarderent pas d'éclorre, & la société ne fut avertie de son danger que lorsqu'il n'étoit plus tems d'y apporter remède.

En vain on eut recours aux plus violens; car les crimes venoient des vices & ceux-ci des habitudes qui, étant toujours les mêmes, produisoient nécessairement les mêmes effets. Les rapines de tous les genres, les vols & les brigandages furent une suite du besoin de fournir à tous les délires de l'opinion & à tous les dérèglemens du cœur. Ces fêtes ravissantes, ces spectacles enchanteurs, ces sociétés exquises amenerent bientôt après elles les loix de sang qui devoient servir de barrières aux crimes. On dressa des bûchers, des gibets, des échafauds, sans songer que l'effroi du moment ne pouvoit rompre l'habitude vicieuse qui avoit enfanté la dépravation; car on ne peut vaincre une habitude que par une habitude contraire. Il s'agissoit, comme il s'agit encore, de montrer à l'homme qu'il s'étoit trompé sur le choix de ses plaisirs; il falloit l'éclairer sur ses vrais intérêts, le défabuser des prestiges des fausses joies qu'il recherchoit avec tant d'ardeur.

& le ramener à la nature. Cela n'étoit rien moins que facile ; d'ailleurs il l'étoit beaucoup plus de punir que de corriger, & d'effrayer que d'instruire. L'instruction est cependant le seul moyen dont on puisse espérer la réforme d'une société viciée dans sa source la plus profonde. Il faut s'occuper, avant tout, du soin unique & premier de rappeler le regne des bonnes mœurs, & pour cela de renverser sur ce spacieux territoire la population des villes ; car il n'y a rien de bon à attendre d'un million d'hommes circonscrits dans un aussi petit espace que celui d'une ville. Ils s'y corrompent nécessairement au moral comme au physique ; l'air & l'exemple y sont également contagieux. — Eh bien, je vais ordonner à tous les propriétaires de terres, dit le bon roi Osymandias, de se retirer chez eux, & je ne permettrai de rester à Memphis qu'à ceux qui y sont absolument utiles.

— Il est évident, Sire, que du moment où les propriétaires de terres se diviseront, se défuniront pour aller habiter chacun de son côté, il est évident, dis-je, qu'ils emporteront avec eux la solde qui paie les intrigans & les oisifs des villes ; car un homme

entraîne sûrement à sa suite tout ce qui est à sa solde. Ils suivront les propriétaires qui, une fois établis dans leurs campagnes, auront perdu le goût des prétendus plaisirs qui ne naissent que de la communication, & les intrigans alors n'auront pas beau jeu. Ils seront forcés de travailler sérieusement & utilement pour avoir leur portion ; & le métier d'homme vicieux ne rapportera plus rien que la misère & le mépris. Cependant ce n'est pas par une loi que vous devez & pouvez produire cet heureux changement. Comme roi, vous ne devez contraindre personne à faire ce qu'il ne veut pas ; vous attenteriez au droit sacré qui lui est donné par la nature de disposer de lui librement & de ce qu'il a acquis par l'usage de ses facultés ; car tout cela est à lui, & vous êtes préposé pour le lui conserver. Comme homme, vous ne le pourriez pas, eussiez-vous un million de fois plus de puissance collective que vous n'en avez.

Ne perdez jamais de vue, Sire, le point où s'arrêtent les droits & la puissance de l'homme. Comme pere & instituteur de cette grande société, sous le titre & le nom sacré de roi, vous devez éclairer les

hommes dont le bonheur vous est confié, sur la vraie nature de celui qui leur convient, & leur donner l'exemple de la vie qui y conduit. Daigne votre majesté, avec sa bonté ordinaire, pardonner à ma franchise & ne pas s'offenser de ma constance à lui parler le langage de la vérité! C'est l'exemple des rois qui fait celui des nations. Du moment où ils paroissent rechercher le bonheur dans le faste des objets extérieurs, dans l'étourdissement des faux plaisirs, dans le bruyant des fêtes, & trop souvent, hélas! dans les désordres des vices, dès ce moment, dis-je, ce même esprit de vertige gagne la nation. Comme on les suppose vrais connoisseurs en fait de bonheur, eu égard à ce qu'on les voit à portée d'en essayer de toutes les sortes, chacun tâche à sa manière, mais selon toutes ses forces, & selon tous les moyens qui sont à sa portée, légitimes ou non, de se rapprocher de ce genre de vie: c'est ainsi que les vices & les crimes s'abaissent du trône sur la nation. Du moment au contraire, où le souverain semble ne rechercher le bonheur que dans la satisfaction de ses devoirs, dans la pratique constante des grandes

&amp;

& sublimes vertus, par lesquelles il est accordé aux rois de se faire envisager comme autant d'images de la Divinité, il inspire le mépris des fausses jouissances, dont l'agitation tourmente la vie, sans la satisfaire, & dont le souvenir fait frémir les monarques les plus puissans, en présence de leur conscience & de la mort. La nation entière s'enflamme du desir de ressembler à cet auguste modele, & le bonheur & la vertu confondent en une seule & même famille le souverain & les sujets. Veiller à l'instruction & donner l'exemple, telle est, Sire, la charge importante des rois.

*Effets de cette conférence.*

EH bien, M. le chancelier, que pensez-vous de tout cela? dit le grand roi Osymandias. — Sire, je pense, comme Mizrim, que si l'on peut parvenir à rétablir les mœurs dans Memphis, nous aurons moins de crimes à punir. — Avant que l'instruction puisse produire l'effet que nous en attendons, ajouta le roi, ce qui demande du tems, ne seriez-vous pas d'avis, Mizrim, de faire un petit règlement de police qui enjoigne dans l'espace de trois mois à tous

H

les mimes & histrions subalternes, de se pourvoir d'une autre profession ? — Sire, comme règlement de police, cela ne peut avoir aucun inconvénient. Quant aux grands théâtres, où l'on représente les chefs-d'œuvres des poètes de la nation, les belles actions des héros, & tous les religieux événemens de notre mythologie, je crois qu'il faut les laisser subsister, quoi qu'il en soit de la conduite des dames de l'académie royale, qui ruinent les amateurs. Il faut toujours, comme règlement de police, punir d'infamie celle qui affichera publiquement ses vices. Voilà tout ce que nous pouvons faire. Je serois aussi d'avis que votre majesté daignât réprimer la fureur du jeu, qui depuis quelques années tourne la tête à tous vos Egyptiens ; car cette odieuse passion enfante des crimes de toutes les especes, les querelles & toutes les suites de la ruine. Les hommes sont des enfans de qui il faut écarter toutes les occasions de distraction, quand on entreprend de les instruire. Voilà, Sire, ce qu'il me paroît convenable de faire pour le moment ; le reste arrivera de soi-même.

Après cette conférence, le roi convoqua

un conseil extraordinaire, dans lequel le premier règlement contre les histrions fut promptement rendu ; on vint bientôt après à celui des dames de l'académie royale ; enfin on en prescrivit un qui défendit les jeux de hasard ; tous les petits spectacles, écoles de débauches & rendez-vous de tous les vices de Memphis, furent fermés dès le jour même : tout le peuple des farceurs, dont plusieurs avoient des métiers, se divisa, & retourna à ses anciennes professions, que la vie libertine l'avoit contraint d'abandonner ; beaucoup d'entr'eux retournerent dans les campagnes. Les dames de l'académie royale se hâterent de vendre leurs chevaux, leurs chars & leurs jolies maisons ; car le règlement portoit que, pour réparation du crime habituel d'indécence & de mauvais exemple, on feroit tous les biens de celles qui seroient assez impudentes pour étaler le faste de la prostitution, & qu'on les enfermeroit dans une maison de correction, où des vierges d'Isis seroient chargées de les ramener, par un régime sévère, aux grands principes de la pudeur & de la décence.

Deux ou trois exemples faits avec vigueur

inspirerent tant d'effroi à celles qui n'avoient regardé le règlement que comme une plaisanterie d'un moment , que bientôt les femmes honnêtes ne craignirent plus d'être confondues avec les mérétrices. Toutes les banques des jeux de hafard eurent le même fort. Ceux qui étoient ruinés eurent beau dire qu'il falloit leur laisser le tems de prendre leur revanche; ils murmurèrent beaucoup, mais aucun ne fut assez hardi pour la demander ou la donner; car la police de Memphis étoit fort bien ordonnée; il ne s'agissoit que d'y tenir la main, ce que fit le grand roi Osymandias qui manquoit rarement de faire exécuter ce qu'il avoit promis. Une année entiere s'écoula jusqu'au tems où les réglemens furent renouvelés, & dans leur premiere force. La population de Memphis étoit déjà diminuée; car il y avoit de moins tout ce qu'attiroient dans cette grande ville le jeu, les dames & les spectacles.

*De l'instruction publique.*

ON ne manquoit pas de colleges ni de maisons d'instruction en Egypte; mais on manquoit d'un plan convenable. L'éducation se bornoit à apprendre les élémens d'une langue plus ancienne que l'égyptienne : cette étude occupoit dix années des plus précieuses de la vie, & l'on sortoit des écoles avec quelques mots dans la tête, mais sans aucune notion de ses devoirs d'homme & de citoyen. Cette sorte d'éducation permise à tout le monde, sans distinction, avoit de plus l'inconvénient d'inspirer du mépris & du dégoût pour les professions utiles, d'éloigner les enfans des ateliers de leurs peres. Comme ils étoient sans talent vrai pour des professions plus élevées, & d'ailleurs trop peu fortunés pour vivre dans l'oïfiveté absolue, ils se rejetoient vers les moyens d'industrie précaire & d'intrigue, & finissoient par peupler les prisons & les maisons de force. Les peuples des campagnes qui échappoient à cette mauvaise éducation des villes, n'en avoient pas les vices, mais ils avoient tous ceux de l'ignorance à laquelle ils étoient abandonnés.

Mizrim sentit les inconvéniens inséparables d'une mauvaite instruction, & les dangers tout aussi à craindre de l'ignorance, & il forma le projet de remédier à tout. Il s'agissoit d'abord de changer l'éducation des colleges, & cela n'étoit pas facile. Il y avoit déjà bien des siècles qu'ils subsistoient ainsi formés, sans aucune innovation; & l'université n'auroit pas manqué de désigner le ministre sous la qualité de philosophe & d'impie. Il se donna la peine d'aller trouver lui-même le chef de tous ces colleges réunis, ce qui revient à peu près à ce que nous appellons le recteur: il lui témoigna tant d'estime & de considération, que le pédant ravi de cette démarche de la part du ministre d'un grand roi, promit de travailler à la réforme, & tint parole. Notre sage eut recours encore à un autre moyen, ce fut de donner des distinctions flatteuses aux maîtres particuliers, d'augmenter leurs honoraires, en un mot de leur montrer plus de profit à innover qu'à suivre l'ancienne maniere; & tous y consentirent.

Mizrim connoissoit trop bien les hommes pour craindre des contradictions, en satis-

faisant à la fois la vanité & l'intérêt. Il réussit donc, & même au-delà de ses espérances. Comme la langue que l'on étudioit étoit la langue mere de l'égyptienne, il ne convenoit pas d'en détruire l'usage, mais d'indiquer une méthode plus courte de l'apprendre; & cela fut fait. Les écoles dans lesquelles on instruisoit tous les citoyens indifféremment des devoirs communs à tous, furent également multipliées dans les villes & dans les campagnes. On y enseignoit les principes de la langue nationale, les élémens du calcul, la religion, assez de la science des loix pour distinguer son droit de celui d'un autre; on y joignoit même un peu de connoissance de médecine, c'est-à-dire, ce qu'il en falloit pour détourner des excès, & pour remédier soi-même à tant d'accidens que l'ignorance seule rend dangereux. Voilà quels étoient les objets de l'étude de toutes les classes des citoyens dans les premières années de l'enfance, jusqu'à l'âge de douze ans à peu près. Les notions également avantageuses à toutes les conditions, n'avoient pas l'inconvénient de détourner les jeunes gens des professions utiles. On n'admettoit à l'étude des sciences

élevées & des arts d'agrément , que ceux dont les parens étoient assez fortunés pour les soutenir dans un plus long cours , & pour leur laisser les moyens de vivre , dans le cas où des talens médiocres ne pourroient suffire à leurs besoins. S'il arrivoit quelquefois que l'on permît au fils d'un cultivateur ou d'un artisan de suivre ce genre d'instruction , ce n'étoit jamais qu'après s'être bien assuré des dispositions extraordinaires ; dans ce cas on suivoit le vœu de la nature , & c'étoit le gouvernement qui , au défaut des facultés des parens , se chargeoit de l'éducation de l'enfant.

Dans peu d'années on ressentit les heureux effets de l'instruction nationale. Tout ce que Mizrim avoit prévu arriva. Les vices qui ne tenoient qu'à l'ignorance , & à l'erreur sa compagne , disparurent ; les cours de justice eurent bien moins de procès à juger ; le nombre des médecins diminua au point que dans Memphis on en comptoit à peine quatre ou cinq ; car on avoit appris à être tempérant : ce qui détruisit quantité de maladies dont on oublia jusqu'au nom , & à souffrir les maux que l'on ne pouvoit éviter sans se tourmenter de consultations

& de remèdes. C'étoit un principe assez généralement reconnu pour vrai , que la nature aidée de la patience se suffit presque toujours , & qu'il n'est point de médecins qui puissent rendre au principe de la vie son énergie , s'il l'a une fois perdue. Les facultés & les sociétés royales de médecine avoient fortement réclamé contre ces principes ; quelques-uns de leurs membres avoient même composé & publié à cette occasion , des ouvrages très-effrayans , dans lesquels ils annonçoient à la nation sa perte absolue , si elle cessoit de recourir aux médecins. Mizrim laissa débiter les ouvrages & les réclamations ; tout le monde ne fit qu'en rire , & s'en porta mieux.

#### *De la réforme des loix.*

Le ministre n'avoit point négligé la réforme des loix , dans le tems où il s'occupoit de l'instruction publique. Jusques-là elles ne présentoient qu'un corps informe de coutumes particulières , d'écrits & d'ordonnances qu'il étoit tout aussi difficile d'entendre que de concilier. On assembla les plus habiles jurisconsultes ; après les avoir priés de se dépouiller de leur science & de leurs

subtiles interprétations, on les invita à tout ramener vers ce but si simple du maintien de la propriété, & de simplifier les formes de maniere que chacun pût connoître lui-même ses affaires, sans être obligé de recourir à des gens qui ne faisoient métier que de tout embrouiller. On demandera ce que devinrent les procureurs & les avocats : je répondrai qu'ils prirent, comme les médecins, le parti de renoncer à vivre du malheur des autres, après avoir bien crié & dit, comme ces derniers, que l'état seroit sans eux menacé d'une ruine prochaine. On leur rit encore au nez ; car bientôt il y eut aussi peu de procès à juger que de maladies à combattre. Les Egyptiens étoient trop instruits pour former des demandes injustes, qui autrefois n'avoient pour cause que la difficulté de distinguer où étoit le droit de chacun. Cette réforme de la législation amena aussi celle des tribunaux qui furent réduits à un très-petit nombre, & dont on choisit les membres dans une classe distinguée des citoyens les plus aisés, qui rendoient gratuitement la justice, & qui jouissoient d'une grande considération. Le ministre posa ha-

bilement les limites qui séparoient l'autorité des cours souveraines de l'autorité royale. L'ignorance des vrais principes de la monarchie, le malheur des tems, la foiblesse des souverains, les prétentions de quelques corps puissans avoient tout confondu. On dit aux tribunaux, & très-clairement, qu'ils ne tenoient leur autorité que du monarque ; qu'ils dépendoient entièrement de lui ; qu'il pouvoit à son gré les remplacer ou les conserver ; que leurs fonctions se bornoient à rendre la justice aux particuliers, & au nom du souverain ; enfin que l'administration ne les regardoit en aucune maniere. On leur laissa le choix de se retirer ou de demeurer à ces conditions ; & la plupart prirent le parti de continuer leurs fonctions.

Du reste, on n'exila personne, on ne bannit personne ; on laissa à la nation le soin de venger, par son mépris, les vaines clameurs des gens intéressés à tout brouiller. Le roi conserva la coutume de faire enregistrer ses volontés dans ses cours souveraines, mais avec le soin d'y faire ajouter cette clause, que cette forme n'avoit d'autre but que celui de manifester ces mêmes



volontés aux peuples, & non celui de leur donner une nouvelle sanction; ce qui auroit été absurde à supposer (quoique l'on eût affecté de le croire & de le faire croire jusques-là), ces différens tribunaux ne tenant leur autorité que du souverain. Le ministre avoit eu la sage précaution de détruire la vénalité des charges de la magistrature, après en avoir remboursé la finance. Les magistrats pouvoient donc être révoqués, dans le cas où ils donneroient quelque sujet de mécontentement, sans qu'ils pussent se plaindre, encore moins réclamer leur prétendu droit de propriété: prétexte dont on pouvoit abuser. On ne laissa subsister aucun de ces tribunaux particuliers, dont la compétence ne s'étendoit que jusqu'à un certain ordre d'affaires. Les cours souveraines prenoient indifféremment connoissance de toute contestation entre les citoyens. On ôta aux seigneurs Egyptiens le droit de faire rendre la justice chez eux; en un mot, rien ne s'y fit plus qu'au nom du monarque, & selon sa volonté.

Mizrim acheva ce qu'il avoit commencé relativement aux loix criminelles. Il fut résolu que la peine de mort ne seroit infligée

qu'aux plus grands crimes, tels que le meurtre, le viol, l'incendie, la rébellion à main armée; & les punitions des crimes moindres, tels que le vol, quel que fût le prix de la chose volée, étoient la perte de la liberté & un travail forcé pour un certain tems ou pour la vie. Quant à l'instruction des procédures, il fut arrêté qu'un citoyen soupçonné de crime seroit gardé de manière à ne pouvoir échapper à la peine, s'il étoit reconnu coupable, mais traité avec égards jusqu'au jugement; qu'on lui permettroit de jouir de la société de ses parens, de ses amis, & de profiter de leurs conseils pour se défendre. Les traitemens même dont on usoit envers les coupables, portoient avec eux un caractère de respect que l'on doit à l'humanité, quelque bas que soit le degré d'avilissement où elle tombe. Mizrim avoit vu en sage que des loix cruelles & sanguinaires, loin de corriger, ne produisent d'autre effet que celui d'entretenir la férocité qu'elles ont inspirée, & qu'au contraire la douceur des loix amene tôt ou tard celle des mœurs.

On aura peine à concevoir la rapidité avec laquelle les effets de ces heureux

principes se firent sentir. L'instruction prévenoit les crimes qui tiennent à l'ignorance des devoirs & à l'habitude des vices ; on n'avoit plus à punir que ceux qui étoient la suite d'un caractère perverti dans sa nature , & il est aisé de sentir combien ceux-là devoient être peu communs : d'ailleurs il y avoit tant d'obstacles à surmonter , & il falloit un travail si constant pour parvenir à ces excès qui déshonorent l'humanité , & auxquels on n'arrive jamais que par degrés , que le coupable se lassoit dans sa marche , & trouvoit moins de peine à devenir homme de bien. Les parens répondoient jusqu'à un certain âge de la conduite de leurs enfans ; ils étoient avertis soigneusement , & punis , s'ils en négligeoient l'instruction , & si , après avoir tenté tous les moyens intérieurs de les corriger , ils manquoient d'informer l'administration de leur inconduite. Tout le royaume étoit divisé par nomes ou gouvernemens. On avoit établi sous chaque gouverneur deux inspecteurs des mœurs publiques , qui veilloient avec un soin extrême sur l'instruction & l'observance des loix , qui recevoient les plaintes des parens , & qui , après les avoir

soumises à l'examen très-scrupuleux des tribunaux , prenoient les mesures convenables pour arrêter les vices dans leurs sources. Après plusieurs avis réitérés de l'administration , le jeune homme qui se rendoit fréquemment coupable d'une même faute , dont les suites pouvoient faire craindre l'habitude d'un vice , étoit arrêté & attaché pour un certain tems à une chaîne de correction qui n'étoit flétrie d'aucune marque d'infamie , & qui conséquemment n'empêchoit point son retour dans la société. Il étoit puni de la même manière , mais plus sévèrement , s'il récidivoit ; & après plusieurs épreuves , s'il persistoit dans ses mauvaises dispositions , il perdoit sa liberté pour un tems très-considérable.

Le vol étoit toujours puni par l'esclavage le plus rigoureux , assujetti aux travaux les plus rudes , aux mauvais traitemens , & à la privation continuelle des plus légères jouissances. Toute punition du vol portoit avec elle l'infamie ; le coupable étoit flétri d'une marque qui le distinguoit de tous les citoyens ; & même , après avoir recouvré sa liberté , il ne pouvoit espérer d'emploi que pour les travaux

les plus vils. Mizrim avoit très-sagement vu qu'indépendamment de l'injustice criante & du défaut de proportion entre la perte de la vie & cette sorte de crime, il étoit infiniment dangereux pour la société, de forcer le coupable à se rendre plus criminel encore pour sa propre sûreté. En effet, avant cette réforme les vols étoient presque toujours accompagnés de meurtres; les uns & les autres étant punis par une loi égale, la vie des citoyens dépendoit d'un peu plus ou moins de férocité dans le coupable, sans qu'il eût un risque de plus à courir. Mais on pendoit par habitude en Egypte, & comme nous l'avons observé plus haut, sans que jamais aucun chef de la justice se soit avisé de mettre en question si cela étoit bien juste, & s'il n'y avoit pas quelque autre moyen possible de punir & d'arrêter les désordres. Il y a lieu de croire que cette barbare coutume se seroit soutenue pendant un long tems encore, si le ministre ne se fût vivement occupé du soin de la détruire. Le spectacle toujours renaissant de l'abjection & du travail n'inspiroit pas autant d'effroi que les gibets; mais il pénétrait d'une aversion plus

plus profonde pour les crimes & les vices qui y conduisent. Il n'est pas d'homme, quelque criminel qu'on puisse le supposer, qui revête chaque jour l'infamie sans émotion, & pour qui le travail constant & forcé ne soit la plus grande punition possible de la licence & de l'oïveté.

*Des mendiants, des maisons de force & des hôpitaux.*

Tout ce que l'on avoit imaginé de projets en Egypte pour détruire la mendicité, n'avoit eu d'autre effet que celui de détruire les mendiants. On les arrêtoit, on les jetoit dans des cachots, entassés pêle-mêle sains & malades. Peu échappoient à ces cruels traitemens; & c'étoit là ce que d'hâbles administrateurs appelloient détruire la mendicité. Il n'y avoit pas un Egyptien, homme de sens & d'honneur, qui ne fût révolté également & de l'absurdité & de la férocité de tels principes d'administration; mais on se contentoit de plaindre ces infortunés, car on ne pouvoit rien de plus. Il y avoit bien du danger à dire la vérité en Egypte avant le ministère du bon Mizrim. Le plus petit des mandataires de l'au-

torité royale auroit taxé de rebellion & de crime de lese-majesté la plus légère représentation qui auroit mis en évidence ses sottises & ses friponneries.

Mizrim ne put s'empêcher de verser des larmes au récit de toutes les horreurs dont il se fit rendre compte, & en fixant ses regards sur la quantité des malheureuses victimes de cette barbare administration. Il commença donc par faire révoquer l'ordre d'arrêter les mendiants, & par donner l'ordre contraire de rendre la liberté à ceux qui ne seroient trouvés coupables d'aucun autre crime, avec injonction à eux de se retirer très-promptement dans leurs familles; on leur en fournissoit les moyens. Ils devoient à leur retour y trouver les avances nécessaires pour un travail capable de fournir à leurs besoins; avances qu'ils devoient rendre à l'administration au bout d'un certain tems. Le ministre n'entendoit pas le mot de charité, pris dans un autre sens que celui d'avances, si ce n'est aux infirmes absolument, aux vieillards & aux orphelins. L'augmentation infinie des revenus de la souveraineté depuis la réforme de l'impôt, l'ordre & l'économie des

dépenses laissoient encore au roi des moyens immenses, toutes les charges de l'état scrupuleusement remplies.

Mizrim avoit rapporté la mendicité à ses causes (car il ne s'arrêtoit jamais aux effets), au désœuvrement & au libertinage du peuple des grandes villes, au peu de soin que les parens prennent de leurs enfans, au desir naturel à l'homme de changer de place quand il a lieu de croire qu'il trouvera à peu près par-tout ce qu'il quitte, enfin à la misère. Ces causes bien connues, voici comment il essaya de les combattre. En rappelant peu à peu les grands propriétaires dans leurs terres, il en tira le double avantage de diminuer le peuple parasite, oisif & misérable des grandes villes, & d'augmenter ainsi le peuple laborieux & aisé des campagnes. Nous avons vu plus haut les sages mesures qu'il avoit prises pour obliger les parens à veiller sur l'instruction de leurs enfans & à répondre de leur conduite.

L'habitude du travail, l'aisance qui le suit d'ordinaire, attachoient dès l'âge le plus tendre chaque citoyen à la terre qui l'avoit vu naître; & les vertus domestiques, effets

nécessaires des mœurs douces & laborieuses, ne tarديوient pas de resserrer les liens des familles. Dans les lieux éloignés des communications, que l'abondance n'avoit pu encore vivifier, & dont les habitans manquoient de moyens pour payer les travaux, le gouvernement faisoit les avances des travaux publics; on ouvroit des chemins & des canaux; bienôt cette contrée pouvoit se suffire à elle-même & rendre en peu de tems à l'administration ce qu'elle en avoit reçu. Dans un court espace d'années il n'y eut pas un seul hameau dans tout l'empire, dont les habitans ne pussent se procurer une vie douce & aisée par le travail. La misere n'eut plus de vains prétextes pour émouvoir la pitié; car elle étoit volontaire alors, & devenoit l'expiation justement méritée de la nonchalance & de l'inconduite.

Le ministre diminua le nombre des dépôts & des maisons de force destinées à renfermer les gens sans aveu, car les gens sans aveu étoient en très-petit nombre; cependant il s'en trouvoit encore, qu'une paresse invincible & le goût d'une vie errante éloignoient du travail & de leurs

familles. Ceux-là étoient conduits à des maisons dans lesquelles on les employoit aux travaux de leurs professions, s'ils en avoient une; s'ils n'en avoient point, on ne leur laissoit de libre que le choix de celle qui leur convenoit, & dans laquelle ils s'efforçoient de devenir habiles; car c'étoit là le terme de leur esclavage, en supposant que, d'ailleurs, ils ne se fussent rendu coupables d'aucun crime. On les renvoyoit au lieu de leur naissance, ou dans tel autre, propre à la profession qu'ils venoient d'embrasser, toujours avec la sage précaution de leur fournir les avances nécessaires à leur établissement. Si le même dégoût du travail les éloignoit de nouveau des lieux où ils avoient choisi leur résidence, alors ils perdoient pour un long tems leur liberté, & le salaire de leur travail appartenoit à l'administration, après avoir prélevé dessus ce qui suffisoit à leurs besoins dans la mesure la plus stricte: c'étoit là une des premières regles de ces maisons. On ne donnoit à ceux qui y étoient retenus qu'une très-modique partie de leur salaire. S'ils venoient à s'échapper, on les condamnoit à cette sorte de prison

pour le double du tems qu'ils avoient eu à y passer ; pour le triple, s'ils s'échappoient une seconde fois, & la troisieme pour la vie. Ces derniers étoient gardés & veillés de plus près que ceux des deux autres classes, qu'on laissoit aller & venir sur leur parole, pourvu que le soir ils rentrassent à l'heure marquée, & la journée du travail remplie. Peu songeoient à s'échapper, parce qu'ils étoient retenus par la crainte d'une plus longue peine, dont ils avoient continuellement le spectacle sous les yeux. D'ailleurs, le sentiment de cet esclavage devenoit supportable, par l'exercice & la communication au-dehors ; ils aspireroient au moment de jouir d'une entière liberté, mais sans éprouver ce pénible sentiment naturel à tout homme renfermé dans un espace étroit, & qui ne peut s'occuper d'une autre idée que de celle de franchir les murs & de briser les fers qui le retiennent.

Mizrim avoit remarqué que les hôpitaux, quelque grande & respectable que fût l'intention des fondateurs, n'étoient pas sans danger pour les mœurs. On les regardoit, & avec raison ; comme des asyles

faits, où la seule misere avoit droit de se réfugier, quelle qu'en fût la cause. Beaucoup de gens du peuple négligeoient l'économie de leurs salaires dans le tems de la vigueur & de la jeunesse, dans la confiance d'y être reçus en cas de maladie, ou dans l'âge de la foiblesse. C'étoit un véritable inconvénient qui influoit sur l'ordre intérieur des familles, qui privoit d'une partie des secours ceux qui en étoient vraiment dignes. Il ne paroissoit pas facile de remédier à cet abus, & tout autre que le ministre n'eût pas osé l'espérer : il l'entreprit cependant & réussit.

Tout homme malade ou infirme fut reçu indistinctement dans les hôpitaux ; mais on régla que ceux qui, par leur inconduite antérieure, s'étoient mis dans la nécessité de recourir aux secours publics, contractoient, en sortant, l'obligation de rendre sur le salaire de leurs travaux ce qui leur avoit été avancé pour leur guérison. On ordonnoit alors un examen public de leur conduite dans le village ou le quartier de la ville qu'ils habitoient, & ils étoient jugés par leurs témoins.

Quant aux vieillards qui n'avoient rien

réfervé fur les jours de leur jeunesse, l'administration fournissoit à leur subsistance; mais ils étoient notés d'infamie, à moins qu'ils ne prouvassent que la misère à laquelle ils étoient réduits ne fût pas le fruit des déréglemens de leur jeunesse. Il y eut très-peu de ces vieillards à la charge de l'administration. Les uns étoient recueillis par leurs enfans, qui auroient été flétris par l'opinion publique, s'ils avoient abandonné leurs parens à des secours achetés par l'infamie; quant à ceux qui n'avoient point d'enfans, ils préféroient le plus modique salaire à l'assurance d'un pain qu'on leur vendoit si chèrement. On a peine à imaginer combien les mœurs se ressentirent de cette heureuse réforme, & avec quelle ardeur chacun songeoit à se préparer des ressources pour l'avenir, dans son économie.

L'administration des hôpitaux ne fut plus confiée qu'à des citoyens généreux, que leur aisance mettoit au-dessus des rétributions d'argent; ils étoient payés par la considération publique, & la gloire attachée à la noblesse de leurs fonctions rejaillissoit jusques sur leurs familles. Leurs

noms étoient gravés sur le bronze conservateur des noms des bienfaiteurs de la patrie; & leurs enfans, à mérite égal, avoient le pas sur tous leurs concurrens pour toutes les charges publiques. Il n'étoit plus question d'appointemens, ni de ces gains infames faits sur le pain des pauvres. Un administrateur qui se feroit rendu coupable dans ce genre du moindre délit, auroit été accusé & jugé par ses propres confreres, & condamné, après la flétrissure qui l'auroit retranché de la société, à passer le reste de sa vie chez ces pauvres qu'il auroit volés. Cela, graces au ciel, fut toujours sans exemple, tant que dura ce sage établissement.

Les fonds immenses des hôpitaux purent alors fournir à l'entretien d'un plus grand nombre de malades. On n'y vit plus des morts & des mourans entassés pêle-mêle dans les mêmes lits: l'administration portoit encore ses soins au-dehors, & faisoit soigner chez eux ceux dont la famille demandoit cette grace. Le grand hôpital de Memphis fut transporté à une grande distance de la ville; on ne conserva dans l'intérieur que quelques dépôts pour les acci-

dens qui exigeoient de prompts secours.

La maison des fous fut inspectée avec le plus grand soin ; on n'en permettoit plus l'entrée , sous le vain prétexte des aumônes nécessaires à l'entretien de la maison. Les revenus de cet établissement , examinés de près , furent trouvés plus que suffisans pour fournir à toutes les dépenses & aux soins extrêmes que l'on y donnoit aux malades , & qui souvent leur faisoient recouvrer la raison. Ces infortunés étoient autrefois traités avec une barbarie qui déshonore l'humanité. On permettoit au peuple le plus vil de s'amuser du spectacle de leur misère , & de les irriter jusqu'à la fureur à travers les barreaux de leurs prisons. Mizrim frémit d'horreur au récit de ces atrocités , sur-tout en apprenant la réponse faite à un homme qui désapprouvoit cette odieuse licence , *nous payons pour cela*. En effet , c'étoit une sorte de droit passé en usage , & acquis par la rétribution de la valeur d'un fol , à peu près , faite à l'entrée.



*Des récompenses attribuées à la vertu.*

Le sage ministre pensoit que , d'après le principe qui faisoit punir les grands crimes , on ne pouvoit se dispenser de récompenser les actes de vertu extraordinaires , tels que ceux de sauver les biens & la vie d'un citoyen , au risque de sa fortune & de sa propre vie. Celui qui avoit fait preuve d'un aussi généreux dévouement , étoit décoré d'une marque qui le faisoit aisément distinguer. Tout le monde se levoit , dès qu'il étoit reconnu dans un lieu public ; dans les temples , aux spectacles , on lui déféroit la première place après le souverain & les princes de son sang. S'il étoit d'une condition pauvre , on lui assignoit un revenu suffisant pour le faire vivre honnêtement , & l'état se chargeoit du soin de ses enfans , comme d'une race précieuse pour la patrie.

Le ministre eut bien soin de ne pas laisser confondre la vertu avec les devoirs. On ne donnoit point de couronne , ni de dot , à la fille dont la conduite étoit sans reproches , ou à l'enfant qui avoit pris soin de la vieillesse de ses parens. Il regardoit



comme dangereux pour les mœurs d'accoutumer les hommes à regarder leurs devoirs communs & indispensables comme étant si loin d'eux. Le ministre laissa tomber sans encouragement les établissemens qui avoient pour but ces sortes de récompenses, & ne permit pas que l'on en formât de nouveaux. Quoi qu'il en fût des éloges des journaux, il n'en plaignoit pas moins le siècle assez dépourvu de mœurs pour que les devoirs y fussent regardés comme des vertus.

*Conduite de Mizrim à l'égard des princes du sang royal.*

LA COUR du roi étoit composée de ses frères & de plusieurs autres princes de la même dynastie. Chacun d'eux avoit une maison considérable, entretenue par la nation ou par le monarque, ce qui revient à peu près au même. Plusieurs ministres qui avoient successivement gouverné avant Mizrim s'étoient bien apperçus, sans avoir sa pénétration, du poids énorme de ces dépenses; mais aucun d'eux n'avoit eu le courage d'en dire son avis. Le sage sentit bien que le seul parti convenable étoit d'en parler aux princes eux-mêmes. En effet,

tous avoient le cœur excellent; il n'en étoit pas un qui ne fût prêt à se sacrifier pour le bien de cette même nation qu'il épuisoit. Il suffisoit de les avertir de leurs devoirs, pour les leur faire chérir, & de les éclairer sur les déprédations énormes de leurs dépenses, pour leur en inspirer l'horreur. Leurs revenus, quoiqu'immenses, étoient loin de suffire à l'entretien dévorant de leurs équipages, de leurs palais, & aux innombrables fantaisies de l'ennui qui les tourmentoit. Une inquiétude continuelle les tenoit éloignés d'eux-mêmes, & les reportoit sans cesse vers de nouveaux objets de jouissance, sans jamais jouir; car à cette cruelle agitation succédoient à chaque instant la satiété & le dégoût. Mizrim conçut le projet de les ramener à la route du bonheur, & à moins de frais.

Il alla trouver l'un d'eux, qui joignoit à l'aimable facilité de son âge les charmes du plus heureux naturel, & lui parla à peu près ainsi: Grand prince, je viens avec confiance vous faire entendre le langage de la vérité; votre cœur m'est garant que vous l'écouteriez sans vous offenser. Le désordre dans les dépenses influe nécessairement sur

les mœurs de tout ce qui vous entoure. Loin de vous éclairer sur l'emploi de vos immenses revenus, les gens chargés de leur administration vous éloignent, autant qu'ils le peuvent, du soin de la diriger; car leur cupidité trouve son plus grand intérêt dans le désordre. Ils vous promettent sans cesse de nouveaux plaisirs, & aucun d'eux encore n'a pu vous tenir parole. J'en ai à vous offrir, & de tels, que vous pourrez vous y livrer sans jamais éprouver ni dégoûts, ni remords. C'est dans vous-même qu'il faut rentrer désormais pour jouir; vous y retrouverez le desir de la vraie gloire & de la considération publique, dont le ciel a heureusement rendu dépendans les princes & les rois. Appelé par votre naissance si près du trône, destiné par votre rang à devenir le conseil & l'appui du monarque & de la nation, que de bien vous pouvez faire pour cette même nation que vous chérissez, ne fût-ce que celui de la rappeler vers ses anciennes mœurs par l'attrait si puissant de l'exemple que vous lui devez! Vous ne vous plaindrez plus de la lenteur du tems, le jour vous paroîtra couler trop rapidement.

vous attendrez le jour suivant avec impatience, encouragé par cette douce récompense qui suit de si près l'accomplissement des devoirs, le calme intérieur & cette inappréciable satisfaction d'avoir fait ce que l'on a dû faire. Daignez comparer à cette situation celle d'un homme ( quel que soit le rang où l'ait placé le ciel ) qui, loin de rien faire de tout le bien qui est en sa puissance, semble se plaire à étouffer tous ces avantages, & à donner le plus pernicieux de tous les mauvais exemples, celui du désordre dans les dépenses, & de la fatigante oisiveté... Ces vérités ( chose assez difficile à croire ) ne déplurent point au jeune prince, qui remercia Mizrim avec attendrissement, en le priant de le guider dans la nouvelle route qu'il venoit de lui indiquer. Il tint parole, & devint bientôt le modèle des mœurs publiques, & après le souverain, l'objet le plus cher de l'amour de la nation.



*Naissance d'un prince héritier du trône.*

L'EGYPTE entiere jouissoit , au sein de l'abondance & de la paix , de tous les fruits de la sage administration de Mizrim : adoré de ses peuples , respecté de ses voisins , le grand roi Osymandias n'avoit plus à désirer qu'un fils à qui il pût un jour remettre le dépôt sacré du bonheur de sa nation. Le ciel lui accorda cette faveur : du nord au midi de l'empire tous les peuples accueillirent cette heureuse nouvelle avec transport. Le roi avoit donné , plus comme pere encore que comme roi , des marques de sensibilité & d'attendrissement qui acheverent de lui gagner tous les cœurs. Son premier soin , après avoir remercié les grands dieux du présent qu'ils venoient de lui faire , fut de prier le sage Mizrim de différer encore de quelques années la retraite qu'il méditoit depuis long-tems , & de veiller sur l'éducation du jeune prince , dont tous les instituteurs furent laissés au choix du premier ministre.

Le plan d'éducation de Mizrim étoit tout prêt ; il consistoit à placer de bonne heure dans le cœur du jeune prince les vérités

vérités que l'on trouve à peu près contenues dans cet ouvrage , quand il seroit en âge de les entendre. Avant tout , il conseilla au roi de diminuer le faste d'étiquette qui entouroit le prince dès son berceau , & de lui donner cette premiere éducation commune à tous les hommes. Il fut donc très - particulièrement recommandé & ordonné à ceux que l'on chargea du soin de l'héritier du trône , de lui apprendre d'abord , & sous tous les rapports possibles , qu'il n'étoit qu'un homme individuellement , & de le persuader de cette grande & importante vérité ; il leur fut très - expressément défendu de se prêter aux caprices & aux fantaisies impérieuses de l'enfance , à celles même que l'on supporteroit dans un enfant ordinaire , mais qui doivent être soigneusement réprimées dans un prince ; car , disoit le sage , il ne sera plus tems de briser sa volonté quand il pourra tout. Qu'il apprenne dès l'âge le plus tendre à ne rien vouloir que de juste & d'honnête , & à obéir aux loix éternelles , immuables , de l'ordre , dont il est né le premier sujet , comme roi. On eut le plus grand soin d'éloigner les flatteurs , les oisifs ; & le jeune

prince devoit s'accoutumer à trouver le compliment du bien dans sa conscience , & le plaisir dans le sentiment de la satisfaction de ses devoirs. On le fit élever avec de jeunes seigneurs , & dans une égalité parfaite ; on soigna leur éducation avec autant d'intérêt que celle du prince lui-même ; car ils devoient un jour l'aider de leurs conseils. Le ciel bénit ces heureux principes : ce fut ce même prince qui , sous le nom de Menès , devint dans la suite des tems le modele des rois.

---

Ici finit le manuscrit dont j'ai entrepris la traduction. J'aurois désiré pouvoir retrouver quelque détails sur la retraite de Mizrim. Il est facile de conjecturer , d'après tout ce que nous avons vu de lui dans ce précis , qu'il se retira de la cour , sans y avoir rien perdu de sa simplicité & de sa modération , & qu'après avoir fait le bonheur d'un grand roi & d'une grande nation , il revit le champ de ses peres avec un plaisir bien au-dessus de tous ceux que peuvent donner l'ambition & la vanité , quelque satisfaites qu'on puisse les supposer.

*F I N.*